



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

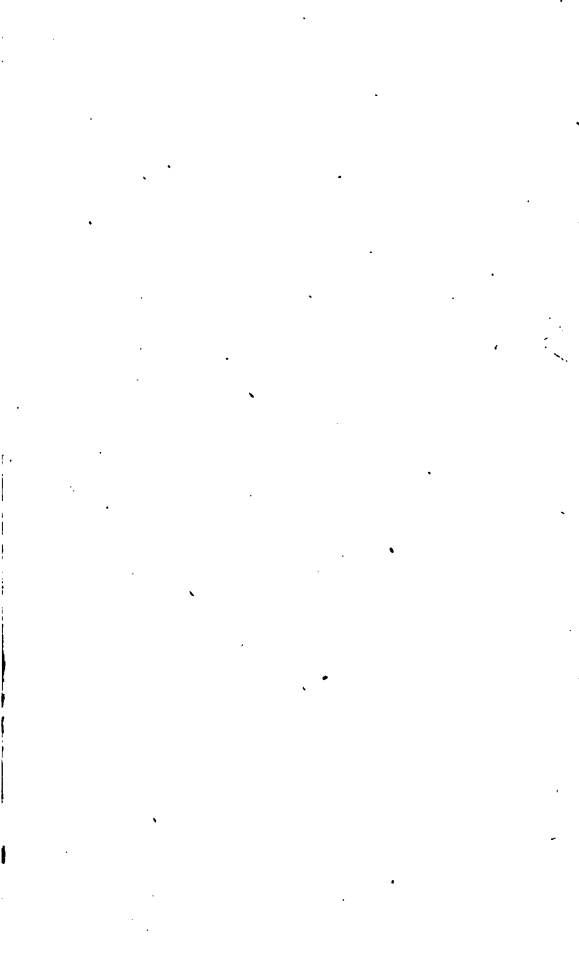


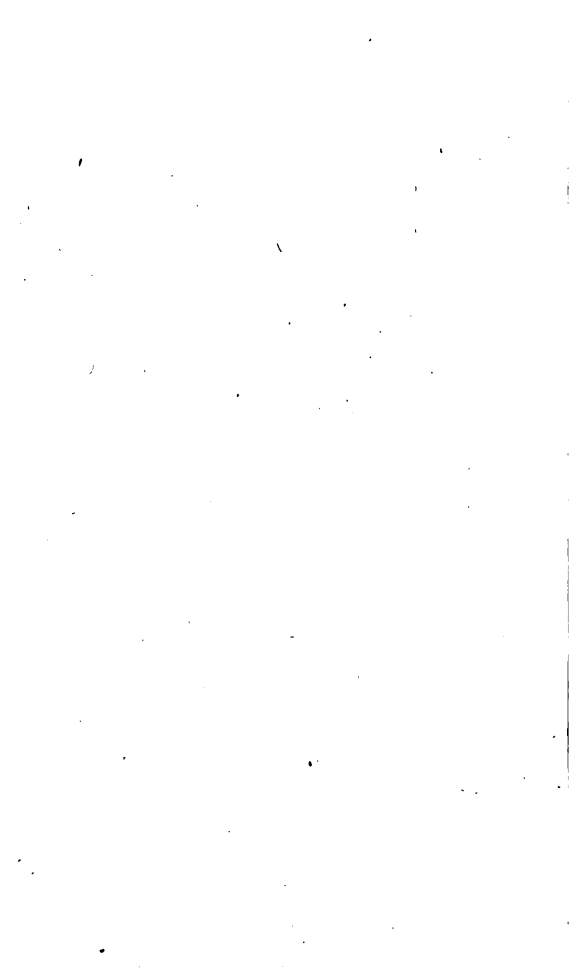
(Verf. Ign. Hügary de
Lamarche - Courmout) 12^e

Aménoard II, 156



A. 296





L E T T R E S

D' A Z A

O U

D'UN PÉRUUVIEN.

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

VOL. 10
PART 1
1980

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

L E T T R E S
D' A Z A

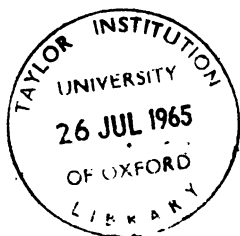
O U

D'UN PÉRUUVIEN.

Conclusion des Lettres
Péruuviennes.



A AMSTERDAM,
AUX DÉPENS DU DÉLAISSÉ.
1749.



S U I T E
D U
CATALOGUE
D E S
L I V R E S.
D E M. M. R E Y.

A.

Annales d'Espagne & de Portugal, 4.
4 vol. fig. Amst. 1741.

Amours de Théagène & de Chariclée, 12.
2 vol. Paris 1727:

Apologie pour les grands Hommes soup-
çonnés de Magie, par Naudé, 8. Amst.
1712.

C.

Calmet, Commentaire Littéral sur tous
les Livres de l'Ancien & du Nouv.
Testament, 4. 25 vol. Paris 1717.

————— Dissertations qui peuvent ser-
vir de Prolegomènes de l'Ecriture
Sainte, 4. 3 vol. Paris 1720.

————— Nouvelles Dissertations sur plu-
sieurs & Questions importantes curieu-
ses, 4. Paris 1720.

E

C A T A L O G U E

E.

Eclaircissement sur l'Analyse des Infiniment petits, par M. Varignon, 4. Paris 1725.

Essais de Michel Seigneur de Montaigne, par Mr. Coste, 4. 3 vol. Paris 1725.

Explication Abrégée des Coutumes & Cérémonies observées chez les Romains, Trad. du Latin de M. Nieupoort, 12. Paris 1744.

F.

Fables Nouvelles Dédicées au Roi, par Mr. De la Motte, 4. fig. Paris 1719.

G.

Génération (de la) des Vers dans le Corps de l'Homme, par Andry &c. 12. Amst. 1701.

H.

Histoire de Polybe, par Folard, 4. fig. 6 vol. Amst. 1729.

—— de la Découverte, & de la Conquête du Perou, Trad. de l'Espagnol, 12. 2 vol. fig. Paris 1716.

—— Critique de l'Etablissement des Bretons dans les Gaules, par Mr. De Vertot, 12. 2 vol. Paris 1730.

—— du Diable trad. de l'Anglois, 12. 2 vol. fig. Amst. 1729.

—— du Vieux & du Nouveau Testament, par Royaumont, 12. Paris 1697.

—— de Jean de Bourbon, Prince de Ca-

C A T A L O G U E.

Carency , par Mad. d'Aunoy , 12.
La Haye 1704.

— de César Germanicus , 8. Leyde
1741.

— de l'Ancien Gouvernement de
France , par Boulainvilliers , 8. 3 vol.
Amst. 1727.

— du Prince Erastus , fils de l'Em-
pereur Diocletien , 12. Paris 1709.

Maniere de Bâtir pour toutes sortes
de personnes , par Muet Architecte
ordinaire du Roi , seconde Edition ,
fol. Paris fig.

Mémoires de Mr. le Marquis de Feuquie-
re , 4. Amst. fig. 1741.

— (Nouveaux) sur l'Etat pré-
sent de la Grande Russie ou Mosco-
vie , 12. 2 vol. fig. Paris 1725.

— de Littérature 8. 2 vol. La
Haye 1715.

— pour servir à l'Histoire Ecclé-
siastique des six premiers Siècles , par
Mr. de Tillemont , 12. 30 vol. Brux.
1706.

Pensées Ingénieuses des Anciens &
des Modernes recueillies , par le R.
P. Bouhours , 8. La Haye 1721.

Poësies de Virgile avec des Notes Criti-
ques & Historiques , par le P. F. Ca-
trou , 12. 4 vol. Paris 1729.

Prières Saintes & Chrétiennes tirées de
l'Ecriture & des Pères de l'Eglise 8.
Paris 1708. * 2 R.

C A T A L O G U E.

R.

Relation du Voyage de la Mer du Sud
au Côtes de Chily & du Pérou fait
pendant les Années 1712, 1713 & 1714,
par Mr. Frezier, 4. fig. Paris 1716.

— nouvelle d'un Voyage de Con-
stantinople, 4. fig. Paris 1680.

Recherche de la Vérité, par N. Male-
branche Prêtre de l'Oratoire, sixième
Edition, 4. 2 vol. Paris 1712.

T.

Traité Analytique des Sections Coni-
ques & de leur usage, par Mr. Le
Marquis de l'Hôpital, 4. Paris 1720.

V.

Varillassiana mis au jour, par Mr. Bo-
scheron, 12. Paris 1734.

Vie de Michel Seigneur de Montaigne,
par Mr. le Président Bouhier, 4.
Londres 1740.

— Vie des Hommes Illustres de Plu-
tarque, Trad. en François, avec des
Remarques Historique & Critique,
par Mr. Dacier, 12. 10 vol. Amst.
fig. 1735.

— — — id. par Mr. Dacier,
4. 9 vol. Paris 1721, 1734. fig.

Usages (Traité de la Construction des
Principaux) des Instrumens de Ma-
thematiques avec les figures nécessai-
res pour l'intelligence de ce Traité,
par Mr. Bion, 4. La Haye 1723.

F I N.



AVERTISSEMENT.

*** A lecture des Let-
tres d'une Péru-
vienne m'a fait
souvenir que j'avois vû en
Espagne il y a quelques an-
nées, un recueil de Let-
tres d'un Péruvien, dont
l'Histoire m'a paru depuis
avoir beaucoup de raport
avec celle de Zilia. J'ai
obtenu ce Manuscrit. J'ai
reconnu que c'étoient les
Lettres mêmes d'Aza, tra-
dui-

AVERTISSEMENT.

duites en Espagnol. C'est sans doute à *Kanbuisca*, ami d'Aza, à qui la plupart de ces Lettres sont adressées, que l'on doit cette traduction du Péruvien.

L'intérêt qu'Aza a excité en moi dans ces Lettres, m'en a fait entreprendre la traduction. J'ai vû, avec joie, s'effacer de mon esprit les idées odieuses que Zilia m'avoit données d'un Prince plus malheureux qu'inconstant. Je crois qu'on goûtera le même plaisir. On en ressent toujours

AVERTISSEMENT.

jours à voir justifier la vertu.

Bien des gens feront peut-être un crime à Aza d'avoir peint, sous le nom de Mœurs Espagnoles, des défauts, des vices même particuliers à la Nation Françoisé. Quelque sensé que paroisse ce reproche, il sera bientôt détruit, lorsqu'on fera attention, avec M. de Fontenelle, qu'un Anglois & un François sont Compatriotes à Pékin. Je n'ose me flatter d'avoir rendu la Noblesse
des

AVERTISSEMENT.

des images , la force & l'expression des pensées, que j'ai trouvées dans l'Original Espagnol : je m'en prens à notre Langue & au sort ordinaire des traductions. Le Lecteur s'en prendra peut-être à moi, nous pourrons avoir raison tous les deux.



LET.



LETTRES

D'AZA

A

ZILIA.



LETTRE I.

QUE tes larmes se diffi-
pent comme la rosée à
la vûe du Soleil ; que
tes chaînes changées
en fleurs tombent à tes pieds &
te peignent , par l'éclat de leurs
couleurs , la vivacité de mon a-
mour

2 LETTRE D'AZA

mour plus ardent que l'astre divin qui l'a fait naître. Zilia, que tes craintes cessent, Aza respire encore ! c'est t'assurer qu'il t'aime toujours.

Nos tourmens vont finir : un moment fortuné va nous unir à jamais. O divine félicité ! qui peut vous retarder encore ?

Les prédictions de *Viracocha* (a) ne sont point accomplies. Je suis encore sur le trône auguste de *Manco-Capao* ; & Zilia n'est point à mes côtés. Je règne, & tu portes des fers.

Rassures-toi, tendre objet de mon ardeur ; le Soleil n'a que trop éprouvé notre amour, il va le couronner. Ces nœuds, faibles interprètes de nos sentimens, ces nœuds, dont je bénis l'usage, & dont j'envie le sort, te verront libre. Du fond de
ton

(a) Incas qui avoit prédit la destruction de l'Empire par les Espagnols.

ton affreuse prison , tu voleras dans mes bras. Semblable à la colombe, qui échappée aux serres du vautour, vient jouir de son bonheur auprès de sa fidelle compagne: je te verrai déposer dans mon cœur, encore ému de crainte, tes douleurs passées, ta tendresse, & mon bonheur. Quelle joie! quels transports! de pouvoir effacer tes malheurs. Tu verras à tes pieds ces barbares maîtres du tonnerre, & les mains mêmes, qui t'ont donné des fers, t'aideront à monter sur le Thrône.

Pourquoi faut-il que le souvenir de mes malheurs vienne altérer un bonheur si pur? pourquoi faut-il que je te trace des maux qui ne sont plus? N'est-ce point abuser des présens des Dieux, que de n'en pas goûter tout le prix? Ne point oublier son infortune, c'est presque la mériter.

4 LETTRE D'AZA

Et tu veux, ma chere Zilia, que j'ajoute à mes maux la honte de les avoir souffert justement. Je t'aime, je puis te le dire, je vais te revoir. Quel nouvel éclaircissement puis-je te donner sur mon sort ? J'irois te peindre le passé, quand je ne puis t'exprimer les sentimens qui m'agitent en ce moment... Mais que dis-je ? tu le veux, Zilia.

Rappelles-toi, si tu le peux sans mourir, ce jour affreux, ce jour dont l'allégresse fut l'aurore. Le Soleil plus brillant répandoit sur mon visage les mêmes rayons dont il éclairait le tien. Les transports de la joie, les flâmes de l'amour enlevoient mon cœur. Mon ame étoit confondue dans la divinité même dont elle est émanée. Mes yeux étinceloient du feu qu'ils avoient pris dans les tiens, & brilloient de mille desirs. Retenu par la dé-
cance

cence des cérémonies , je mar-
chois au Temple , mon cœur y
voloit. Déjà je t'y voyois plus
belle que l'étoile du matin , plus
vermeille que la rose nouvelle ,
accuser de lenteur nos *Cucipatas*
(a), te plaindre à moi de l'obsta-
cle qui nous séparoit encore....
quand tout à coup , ô souvenir
horrible ! la foudre gronde , éclat-
te dans les airs. A ce bruit re-
doutable tout tombe à mes côtés.
Moi-même je me prosterne pour
adorer *Xllapa* (b). Je l'implore
pour toi. Ses coups redoublent ,
se rallentissent , ils cessent. Je
me leve tremblant pour tes
jours , Quelle horreur ! Quel
spectacle ! Enveloppé dans un
nuage de soufre , environné de
flâmes & de sang : dans une af-
freuse

(a) Prêtres du Soleil.
(b) Le Tonnerre.

6 LETTRE D'AZA

freuse obscurité, mes yeux n'aperçoivent que la mort, mes oreilles n'entendent que des cris, & mon cœur ne demande que toi. Tout te peint, & ce cœur éperdu. J'entens encore le coup qui t'a frappé. Je te vois pâle, défigurée, le sein souillé de sang & de poussière : un feu cruel te dévore.

Les nuages se dissipent, l'obscurité cesse; le croiras-tu, Zilia? Ce n'étoit point *Yllapa*. Les Dieux ne sont pas si cruels. Des barbares, usurpateurs de leur puissance, nous en faisoient sentir tout le poids. A leur vue odieuse je me lance au milieu d'eux. L'Amour, les Dieux qu'ils ont outragés, me prêtent leurs forces : ta vue les augmente. Je vole à toi. Je renverse tout. Je suis prêt de t'atteindre : mais tu passes la porte sacrée. On t'entraîne, tu disparois, la
dou-

douleur me dévore , le désespoir
m'arrache des pleurs. Furieux ,
je m'élançe , on se jette sur moi.
Les coups que j'ai portés , ont
détruit jusqu'à mes armes. Af-
foibli par l'excès de mes efforts ,
accablé par le nombre , je tombe
sur les corps outragés de mes
ancêtres (a). Là , mon sang &
mes larmes se mêlent à leur igno-
minie , aux corps expirans de tes
compagnes , aux guirlandes mê-
mes dont tu devois orner ma tête ,
& que tes mains avoient tis-
sues. Un froid mortel s'empare
de mes sens. Mes yeux troublés
s'affoiblissent , se ferment. Je
cesse de vivre , sans cesser de
s'aimer.

Sans doute l'amour , l'espoir
de

(a) Les Péruviens mettoient dans
leur Temple les corps embaumés de
quelqu'uns de leurs Rois.

8 LETTRE D'AZA

de te venger , ma chere Zilia , m'ont rendu à la vie. Je me suis trouvé dans mon Palais , environné des miens. La fureur a succédé à ma foiblesse : j'ai poussé des cris affreux , les mains armées , j'ai excité ma garde à me venger. Péririssent , lui ai-je dit , périssent les impies , ils ont violé nos plus sacrés aziles. Venez , armez-vous tous ; frapons , détruisons ces cruels. Rien ne pouvoit calmer mes transports. Mais quand le *Capac-Inca* (a) mon pere , averti de ma fureur , m'eut assuré que je te reverrois , que tes jours étoient en sûreté , que nous serions l'un à l'autre , quelle joie , quels nouveaux transports se font emparés de mon ame ! O ma chere Zilia ! est-ce assez d'un cœur pour goûter tant de plaisir ? Une

(a) Nom générique des Rois du Pérou. \

Une basse avidité pour un vil métal a seule conduit ces barbares dans ces lieux. Mon pere a fçu leurs desseins , les a prévénus. Ils partiront enfin courbés sous le poids de ses dons , aussitôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux. Ces peuples que l'or arma contre nous , & qu'il rend nos amis , devenus moins féroces , font éclater à chaque instant leur reconnoissance & leur respect. Ils s'inclinent devant moi , ainsi que nos *Cucipatas* devant le Soleil. Se peut-il qu'un amas méprisable de matiere puisse changer ainsi le cœur de l'homme ? & de barbares qu'ils étoient , les rendre les instrumens de ma félicité. Etoit-ce à un métal , à des monstres , à retarder , à faire enfin notre bonheur.

Adorable Zilia ! Lumiere de mon ame ! Que les mots , dont tu te fers pour te tracer le malheur

10 LETTRE D'AZA

heur qui nous a séparé , m'ont
causé d'agitations ! Je t'ai suivi
dans le danger. Ma fureur s'est
renouvelée ; mais les assurances
de ta tendresse , ainsi qu'un bau-
me salubre , ont adouci la plaie
que tu touchois dans mon cœur.
Non , Zilia , rien n'est égal au
bonheur d'être aimé de toi.
Tous mes sens en sont troublés.
Mon impatience s'accroît , elle
me dévore. Je brûle. Je meurs.

Viens me rendre la vie. Zi-
lia ! Zilia ! que *Lhuama* (a) te
prête ses ailes , que l'éclair le
plus vif te porte jusqu'à moi ,
tandis que mon cœur plus
prompt que lui vole au-devant de
tes pas.

(a) Grand Aigle du Pérou.

LET.



L E T T R E II.

A

Z I L I A.

QU O I , Zilia , (a) la terre n'est pas anéantie ? Le Soleil nous éclaire encore , & le mensonge , & la trahison sont dans son Empire. O Zilia ! Toutes les vertus mêmes sont bannies de mon cœur éperdu. Le désespoir & la fureur ont pris leur place.

Ces barbares Espagnols , assez hardis pour te donner des fers , mais trop lâches , trop inhumains
pour

(a) Cette Lettre ne lui fut pas remise.

12 LETTRE D'AZA

pour les briser , ont osé me trahir. Malgré leurs promesses, tu ne m'es pas rendue.

Tllapa , qui te retient ? Lance tes coups , tourne contre ces perfides les traits dévorans qu'ils t'ont dérobés ; qu'une flâme empoisonnée après mille tourmens les réduise en poudre. Monstre cruel ! dont le crime ne peut te laver que dans le sang du dernier de ta race (a). Nation perfide , dont les Villes rasées devroient être semées de pierres , & arrosées de sang (b) ; quelles horreurs joignez-vous à l'infamie du parjure ?

Déjà de ses rayons sacrés le
So-

(a) Les Péruviens poursuivoient le crime jusques dans les descendans du criminel.

(b) On détruisoit jusqu'aux Villes où étoient nés les grands criminels , on y semoit des pierres , & on y versoit du sang en signe de malédiction.

Soleil a éclairé deux fois ses enfans, & ma chere Zilia n'est pas rendue à mon impatience. Ces yeux dans lesquels je devrois fixer ma félicité, sont en ce moment inondés de pleurs. C'est peut-être au travers des larmes les plus ameres, qu'ils laissent échapper ces traits de flâme qui embrasèrent mon cœur. Ces mêmes bras dans lesquels les Dieux devoient couronner l'amour le plus ardent, sont peut-être accablés encore sous le poids d'indignes fers. O douleur funeste ! ô mortelle pensée !

Tremblez, vils humains, le Soleil m'a remis sa vengeance. Mon amour outragé va la rendre plus cruelle.

C'est par toi que j'en jure, astre vivifiant dont nous tenons nos ames (a), & nos jours ! c'est

par
(a) Les Péruviens regardoient l'ame comme une portion du Soleil.

24 LETTRE D'AZA

par tes pures flâmes, dont le feu divin m'anime. O Soleil ! que tes rayons bienfaisans s'éloignent de moi pour jamais ; que plongé dans une nuit affreuse , la consolante aurore n'annonce plus ton retour , si Aza ne détruit la race criminelle qui ose fouiller de mensonges ces lieux sacrés. Et toi, ma chere Zilia, objet infortuné de toute ma tendresse , sèche tes pleurs. Tu verras bientôt ton âmant renverser tes ennemis, briser tes fers, les en acabler. Chaque instant augmentera ma fureur & leur supplice. Déjà une joye cruelle se fait jour dans mon cœur. Déjà je crois me baigner dans le sang de ces perfides. La rage signale mon amour.

Je vais surpasser leur barbarie. Elle sera mon guide , je cours la fuivre. Zilia, ma chere Zilia sois sûre de ma victoire, c'est toi que je vais venger.

LET-



L E T T R E. III.

D E M A D R I D

A

K A N H U I S C A P.

QUELLE divinité assez touchée de mes maux , généreux ami , a pu te conserver à ma douleur ? Il est donc vrai qu'au sein des malheurs les plus affreux , on peut goûter quelques charmes : & que , quelque infortuné que l'on soit , on peut contribuer au bonheur des autres ; tes mains sont accablées de chaînes , & tu parois soulager les miennes. Ton ame est abattue par la douleur & tu diminues ma tristesse.

Etran-

Etranger , captif , dans ces climats barbares , tu me fais retrouver ma patrie , dont le sort t'éloigne. Mort pour tout le reste des hommes , je ne veux plus vivre qu'avec toi. Ce n'est que pour toi que mon esprit accablé trouvera des expressions , & que mes mains affoiblies formeront quelquefois ces nœuds qui nous réunissent malgré nos cruels ennemis.

Pardonne , si l'amour le plus tendre , le plus violent , t'entretient plus souvent que l'amitié , & que la vengeance. Les douceurs de l'une peuvent consoler , la violence de l'autre peut avoir des charmes , mais ils le cèdent à l'amour.

Ce n'est pas , qu'abattu sous les coups du sort , mon infortune ait diminué mon courage. Roi , je pensois en Roi : esclave , je n'ai pas les sentimens de mes
sem-

semblables. Je désire la vengeance sans l'espérer. Je voudrois changer , & ton sort & le mien. Je ne puis que les plaindre.

Vas , meurs , on nous transporte dans un monde nouveau , & malgré mes prières , on nous sépare. Notre amitié devient l'objet de la crainte de nos vainqueurs. Accoutumés au crime , pourroient-ils ne pas redouter la vertu ?

Est-ce ainsi qu'il devoit finir , *Kanhuisca* , ce jour où ton courage & le mien , où mon amour , mieux qu'eux encore , devoit me rendre en triomphant digne de la main qui m'armoit , de l'astre étincelant qui m'a fait naître , & de ton admiration , où le Soleil , ennemi du parjure , devoit venger ses fils , les rassasier de la chair fumante de ces monstres (a),
&

(a) Les Péruviens mangeoient la
chair

18 LETTRE D'AZA

& les abreuver de leur sang odieux ?

Est-ce ainsi que je devois venger les Dieux de Zilia ? Zilia ! qui , consumée par l'amour le plus vif , brûle encore dans des fers que je n'ai pu briser. Zilia , que d'infâmes ravisseurs ... ô Dieux ! éloignez de moi ces funestes images... Que dis-je , *Kanhuiscap* ? Les Dieux même ne peuvent les bannir. Je ne vois point Zilia , un élément cruel nous sépare. Peut-être sa douleur ... nos ennemis ... les flots ... un trait mortel me perce le cœur. Ami , je succombe à l'excès de mes maux. Mes *Quipos* échappent de mes mains , Zilia... Zilia !

LET-

chair de leurs ennemis , buvoient leur sang , & les femmes s'en frotoient le bout des mammelles pour le faire sucer à l'enfant.





L E T T R E IV.

A

K A N H U I S C A P.

F I D E L *Anqui*, tes Quipos ont suspendu un instant mes alarmes, mais ils n'ont pu les bannir. Au baume salutaire que ton amitié répand sur mes maux, succèdent toujours des souvenirs affreux, Je me rappelle à chaque instant Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ses Temples profanés, je vois mon pere courbé sous le poids des chaînes, comme sous celui des ans, ma patrie défolée. Je n'existe plus que dans ma tristesse. Tout l'accroît, les ombres de la nuit ne me présentent que des images effrayantes.

tes. Envain le sommeil m'offre le repos ; dans ses bras je ne trouve que des tourmens. Cette nuit encore Zilia s'est offerte à mes yeux. Les horreurs de la mort étoient peintes sur son visage. Mon nom sembloit échapper de ses lèvres mourantes ; je le voyois tracé sur les Quipos qu'elle tenoit encore. Des barbares inconnus, les armes teintes de sang au milieu de la flamme, du tumulte & des cris, l'arrachotent d'une de ces énormes machines qui nous ont transportés, & sembloient la présenter en triomphe à leur Chef odieux, quand tout-à-coup la mer s'élevant jusqu'aux nûes, n'a plus offert à ma vue que des flots de sang, des cadavres flottans, des bois à demi consumés, des feux & des flâmes dévorantes.

Envain je veux dissiper ces tristes idées, elles reviennent toujours se peindre à mon esprit.

Rien

Rien ne m'arrache à ma douleur, tout l'augmente. Je hais jusqu'à l'air que je respire. Je me plains aux flots de ce qu'ils ne m'ont point englouti. Je me plains aux Dieux du jour qu'ils me laissent encore. Si leur bonté moins cruelle me permettoit de me ravir à la lumière ; si je pouvois disposer un instant de cette portion de la divinité qu'ils m'ont départie ; si ce n'étoit point un crime horrible pour un mortel , que de détruire l'ouvrage de la Divinité : dût-on blâmer ma foiblesse , dût mon âme errer dans les airs, *Kanbuisca*, mes maux feroient finis. Mais, que dis-je ? Ils augmentent tous les jours.

Reçois dans ton sein mes vives douleurs, ô *Kanbuisca* ! Apprends, s'il se peut, le sort de Zilia ? Tandis que mon cœur éperdu la demande aux Dieux , à la nature entière , à moi-même.

L E T.



L E T T R E V.

QUE les rayons divins qui nous donnent la vie, t'échauffent de leur feu le plus doux! *Kanhuisap*, tu nourris dans mon cœur l'espoir le plus flatteur. Les progrès que tu fais dans la langue des Espagnols, t'ont déjà instruit que les premiers vaisseaux qu'on attend sur le rivage que tu habites, viennent de la terre du Soleil. Tu sauras le sort de celle pour qui seul je respire. Juges avec quelle impatience j'attens que tu m'en instruise. Je me suis point d'avance l'étendue de ma félicité. L'état de *Zilia* s'est dévoilé à mes yeux. Je l'ai vue, je la vois encore, remise à la garde du Soleil, n'ayant d'autre tristesse que celle de mon éloignement,

parer

parer les Autels de ce Dieu de
 sa beauté , autant que des ouvra-
 ges de ses mains. Ainsi qu'une
 fleur précieuse , qui , après l'ora-
 ge , encore agitée par les vents ,
 reçoit les premiers rayons du So-
 leil ; l'eau qui la couvre ne sert
 qu'à augmenter son éclat : de
 même Zilia paroît plus belle &
 plus chère à mon cœur. Tantôt,
 je la vois comme le Soleil , même
 lorsqu'après une longue obscuri-
 té , sa lumière plus vive annonce
 à nos yeux éblouis sa conva-
 lescence imprévue , & la prolon-
 gation de nos jours. Tantôt , je
 suis à ses pieds. Je ressens le
 trouble , l'émotion , le plaisir , le
 respect , la tendresse , tous les sen-
 timens qui m'agitoient lorsque je
 jouissois de sa vue ; ceux mêmes
 dont son cœur étoit ému , Kan-
 baïscap , je les éprouve. Que les
 chaînes de l'illusion sont fortes !
 mais qu'elles sont aimables ! mes
 maux

24 LETTRE D'AZA

maux réels sont détruits par des plaisirs apparens. Je vois Zilia heureuse: mon bonheur est certain.

O mon cher *Kanhuisap*, ne trompe pas un espoir qui fait ma félicité, & qui peut être détruit par la seule impatience. Que le moindre retardement, généreux ami, ne diffère pas mon bonheur. Que tes Quipos noués par les mains de l'allégresse me soient portés par les vents devenus plus prompts, & que pour prix de ton amitié, les parfums les plus exquis se répandent toujours sur ta tête.



LETTRE VI.

DE quelle eau délicieuse te fers-tu, cher ami, pour éteindre le feu cruel qui dévorait
mon

mon cœur ? Aux inquiétudes qui m'agitoient fans cesse, à la douleur qui m'accabloit, tu fais succéder la joie & le calme. Je vais revoir Zilia. O bonheur presque inespéré ! Je ne la vois point encore, ô cruel éloignement ! En vain mon cœur devance ses pas. En vain toute mon ame vole se confondre dans la sienne ; il m'en reste assez pour sentir que je suis séparé de Zilia.

Je vais la revoir, & cette consolante pensée, loin de calmer mon inquiétude, accroit mon impatience. Séparé de ma vie même, juges quels tourmens j'endure. A chaque instant je meurs, je ne renaïs que pour désirer. Semblable au chasseur qui augmente, en courant l'éteindre, la soif qui le dévore, mon espoir rend plus vive la flâme qui me consume ; plus je suis prêt de m'unir à Zilia, plus je crains de la perdre. Pour

combien de tems, fidèle ami, un moment ne nous a-t-il pas déjà séparé, & ce moment cruel, au comble de ma félicité, je le craindrai encore.

Un élément aussi barbare qu'inconstant, est le dépositaire de mon bonheur. Zilia, me dis-tu, abandonne l'Empire du Soleil, pour venir dans ces climats affreux. Long-tems errante sur les mers, avant de me rejoindre, quels dangers n'aura-t-elle pas à courir, & combien davantage n'en aurai-je pas à craindre pour elle. Mais dans quel égarement me plonge mon amour? Je redoute des maux, quand tout me promet des plaisirs; des plaisirs dont l'idée seule. Ah Kanhuiscap! quelle joie, quel sentiment jusqu'alors inconnu! Tous mes sens se séparent pour goûter le même plaisir. Zilia s'offre à mes yeux, j'entens les tendres accens
de

de sa voix. Je l'embrasse. Je
meurs.

L E T T R E VII.

SI, susceptible d'altération, quel-
que chose pouvoit diminuer
ma joie, *Kanhuiscap*, le terme où
tu remets mon bonheur, pour-
roit l'affoiblir.

Avant de me rendre heureux,
il faut que le Soleil éclaire cent
fois le monde; avant cet espace
immense de tems, Zilia ne peut
m'être rendue.

En vain l'amitié s'efforce de
me dédommager des rigueurs de
mon sort: elle ne peut m'arra-
cher à mon impatience.

Alonzo, que l'injuste Capa-In-
ca des Espagnols a nommé pour
s'asseoir avec mon pere sur le
trône du Soleil; Alonzo, à qui

28 LETTRE D'AZA

les Espagnols m'ont confié, veut inutilement me dérober à ma douleur. L'amitié qu'il me témoigne, les mœurs de ses compatriotes qu'il me fait observer, les amusemens qu'il cherche à me procurer, les réflexions où jè m'abandonne moi-même, ne font que la charmer.

La douleur amere où m'avoit plongé la séparation de Zilia, m'avoit empêché jusqu'ici de faire aucune attention sur les objets qui m'environnent. Je ne voyois, je n'espérois que des maux. Je me plaisois, pour ainsi dire, dans mon infortune. Je ne vivois point : pouvois-je rien considérer? Mais à peine ai-je donné à la joie les momens que l'amour lui devoit, que j'ai ouvert les yeux. Quel spectacle alors m'a frappé! puis-je te peindre combien il me surprend encore? Je me trouve seul au milieu d'un monde
que

que je n'eusse jamais imaginé. J'y vois des hommes semblables à moi. Une surprise égale les saisit & me frappe. Mes regards avides se confondent dans les leurs. Une foule de peuple qui s'agite & circule sans cesse dans le même espace, où il semble que le sort l'ait renfermé. D'autres qu'on ne voit presque jamais, & qui ne se distinguent de ce peuple laborieux que par leur oisiveté. Des rumeurs, des cris, des querelles, des combats, un bruit affreux, un trouble continuel; voilà d'abord tout ce que je pus discerner.

Dans ces commencemens mes regards embrassant trop de choses, n'en pouvoient distinguer aucune. Je ne fus pas long-tems à m'en appercevoir, c'est pourquoi je résolus de leur prescrire des bornes, & de commencer à réfléchir sur ce que je voyois de plus près; c'est ainsi que la maison d'A-

lonzo est devenue le siège de mes pensées. Les Espagnols que j'y vois m'ont parus un objet assez considérable pour m'occuper quelque tems, & me faire juger par leurs inclinations de celles de leurs compatriotes. Alonzo qui a habité assez de tems dans nos contrées, & qui conséquemment n'ignore, ni nos usages, ni notre langue, m'aide dans les découvertes que je veux faire. Cet ami sincère, dégagé des préjugés de sa nation, m'en fait souvent sentir le ridicule. Regardez cet homme grave, me disoit-il l'autre jour, qu'à son regard fier, sa moustache retroussée, son bonnet enfoncé, & à la suite nombreuse, vous prenez déjà pour un second *Huayna-Capac* (a). C'est un *Outipatas* qui a promis à notre *Echamac* (b) d'être humble, doux & pau-

(a) Nom du plus grand Conquerant du Pérou.

(b) Le Dieu Créateur.

paître. Celui-ci à qui la liqueur
 qu'il prend à si grands traits, ne
 laissera bientôt plus aucune mar-
 que de raison; est un Juge qui,
 dans une heure au plus, va déci-
 der de la vie ou de la fortune d'u-
 ne douzaine de citoyens. Cet
 Homme qui est encore plus amou-
 reux de lui-même, que de cette
 Dame auprès de laquelle il paroît
 si empressé, qui à peine peut sup-
 porter la chaleur du jour, & l'ha-
 bit parfumé qui le couvre, qui
 parle avec tant de feu de la moni-
 dre bagatelle, dont la débauche a
 creusé les yeux, pâli le visage &
 éteint même jusqu'à la voix, est
 un guerrier qui va conduire tren-
 te mille hommes au combat.

C'est ainsi, *Kanduiscap*, qu'à
 l'aide d'Alonso, je vois dissiper
 pendant quelques momens l'In-
 quiétude qui me consume. Mais
 hélas, qu'elle reprend bientôt la
 place! les amusemens de l'esprit

le cèdent toujours aux affections du cœur.



L E T T R E V I I I.

L Es observations qu'Alonzo me fait faire sur les caractères de ses concitoyens, ne m'empêchent pas de jeter quelquefois les yeux sur le sien. Admirateur des vertus de cet ami sincère, je ne laisse pas d'en remarquer les défauts. Sage, généreux & vaillant, il est cependant foible, & donne dans les ridicules qu'il condamne; voyez ce guerrier respectable & terrible, me disoit-il, ce ferme défenseur de notre patrie, cet homme qui d'un seul coup d'œil se fait obéir par un millier d'autres, il est esclave dans sa propre maison, & soumis aux moindres volontés de sa femme. Ainsi me parloit Alonzo;

lonzo, - lorsque Zulmire entra. A l'air impérieux qu'elle affectoit, aux tendres embrassemens de son pere, je ne pus douter qu'Alonzo ne fût dans le cas du guerrier, dont il venoit de blâmer la foiblesse. Ne crois pas que cet Espagnol soit le seul de sa nation, qui ne pardonne pas aux autres ses propres foiblesses. Un spectacle assez singulier me l'a prouvé. Je me promenois un de ces jours dans un jardin, où, dans la foule, je distinguai un petit monstre: il étoit de la hauteur d'une *Xicunna* (a), ses jambes étoient contournées, comme un *Amaruc* (b), & sa tête enfoncée dans ses épaules, pouvoit à peine se tourner. Je ne pouvois m'empêcher de plaindre le sort de cet infortuné, lorsque de grands éclats de rire vinrent à me distraire. Je

regardai

(a) Espece de Chevre des Indes.

(b) Couleuvre des Indes.

regardai d'où ils partoient, quelle fut ma surprise? Quand je vis que c'étoit un homme presque aussi difforme que le premier, qui se railloit de la taille du petit monstre, & en faisoit remarquer à d'autres la singularité. Se peut-il que nous ne reconnoissions pas nos défauts, lors même que nous les remarquons dans les autres? Se peut-il que l'excès d'une vertu devienne une foiblesse? Alonzo soumis à sa fille seroit inexcusable de ne la pas aimer. La vivacité de l'esprit, les graces, la beauté, le Dieu Créateur lui-a tout donné. Son port, ses regards languissans, malgré le feu qui les anime, le vif éclat de son tein, me font assez juger qu'elle a un cœur sensible, mais vain; doux, mais ardent dans ses moindres desirs.

Quelle différence, ami, entre elle & Zilia? Zilia, qui, ignorant presque sa beauté, voudroit
la

la cacher à tout autre qu'à son vainqueur; elle que la modestie & la candeur conduisent, & dont le cœur occupé seul par l'amour le plus pur & le plus tendre, ne sent point les mouvemens de l'orgueil, & méprise les détours de l'art; elle qui pour plaire ne sçait qu'aimer; elle enfin... quelle flamme ardente consume mon âme? Zilia, ma chère Zilia! ne me seras-tu jamais rendue? qui peut retarder encore notre félicité? Les Dieux seroient-ils jaloux des plaisirs d'un mortel? Ah! cher ami, si ce n'est que pour eux que l'amour doit avoir des douleurs, pourquoi nous font-ils connoître la beauté? Ou pourquoi, maîtres de nos cœurs, nous laissent-ils désirer un bonheur qui les offense.



L E T T R E IX.

SANS le secours de la langue Espagnole, les réflexions qu'Alonzo me fait faire, ne pouvoient pas être portées à un certain point, & celles où je me livre moi-même, ne pouvoient qu'être superficielles. Cherchant à charmer mon impatience, j'ai demandé un maître, qui pût m'instruire dans cette langue. Les connoissances qu'il m'a communiquées, me mettent déjà en état de profiter des conversations, & d'examiner de plus près le génie & le goût d'une nation qui semble n'avoir été créée que pour la destruction de la terre, dont cependant elle croit être l'ornement. D'abord je pensois que ces barbares ambitieux occupés à faire le malheur des
 peu-

peuples qui les ignorent, ne s'abreuvoient que de sang, ne voyoient le Soleil qu'à travers d'une obscure fumée, & s'occupoient uniquement à forger la mort; car tu le sçais aussi-bien que moi; ce tonnerre dont ils nous ont frappés, avoit été créé par eux. Je croyois ne rencontrer dans leurs villes, que des Artisans de la foudre, des soldats s'exerçant à la course & au combat, des Princes teints du sang qu'ils ont versé, bravant, pour en répandre encore, les chaleurs du jour, la glace des ans, la fatigue & la mort.

Tu prévois ma surprise, lorsqu'à la place de ce théâtre sanglant qu'avoit élevé mon imagination, j'ai vu le trône de la clémence.

Ces peuples, qui, je crois, n'ont été cruels que pour nous, paroissent gouvernés par la douceur. Une étroite amitié semble

lier les concitoyens. Ils ne se rencontrent jamais qu'ils ne se donnent des marques d'estime, d'amitié, & même de respect. Ces sentimens brillent dans leurs yeux, & commandent à leur corps. Ils se prosternent les uns devant les autres. Enfin à leurs embrassemens continuels, on les prendroit plutôt pour une famille bien unie, que pour un peuple.

Ces guerriers qui nous ont paru si redoutables, ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres, ou de jeunes gens enjoués, doux & prévenans. La mollesse qui les gouverne, la peine qu'un rien leur coûte, les plaisirs qui font leur unique étude, & les sentimens d'humanité qu'ils laissent paroître me feroient croire qu'ils auroient deux corps, l'un pour la société, l'autre pour la guerre.

Quelle différence en effet: A-
mi,

mi, tu les as vus porter dans nos mûrs défolés, l'horreur, l'épouvante & la mort. Les cris de nos femmes expirantes sous leurs coups, la veillesse respectable de nos pères, les sons douloureux que produisoient à peine les tendres organes de nos enfans, la majesté de nos Autels, sainte horreur qui les environne, tout ne faisoit qu'augmenter leur barbarie.

Et je les vois aujourd'hui adorer les appas qu'ils fouloient aux pieds, honorer la veillesse, tendre une main secourable à l'enfance, & respecter les Temples qu'ils profanoient. *Kanhuiscap*, seroient-ce donc les mêmes hommes ?



L E T T R E X.

PLus je réfléchis sur la variété du goût des Espagnols , moins j'en découvre le principe. Cette nation n'en paroît avoir qu'un qui soit général , c'est celui qui la porte à l'oisiveté. Il y a cependant une divinité à peu près du même nom , c'est le bon goût. Une foule choisie d'adorateurs lui sacrifie tout jusqu'à son repos ; quoique cependant une partie ignore (& cette partie est la plus sincère) quel est ce Dieu ; l'autre plus orgueilleuse en donne des définitions qui ne sont pas plus intelligibles pour les autres que pour elle-même. C'est selon bien des gens un Dieu , qui pour être invisible , n'en est pas moins réel. Chacun doit sentir ses inspirations. Il faut convenir

nir avec le sculpteur qu'on le voit caché sous un masque hideux qui paroît voltiger sur deux ailes de Chauve-Souris , & qu'un petit enfant enchaîne galamment avec une guirlande de fleurs. Une espèce d'homme qu'on appelle ici petit maître, vous forcera de dire que ce Dieu est plutôt dans son pourpoint , que dans celui d'un de ses pareils ; & la preuve qu'il en apportera (à laquelle vous ne pourrez vous refuser ,) c'est que les fentes de son pourpoint sont plus ou moins grandes que celles de l'autre.

Il y a quelques jours que je fus voir un édifice dont on m'avoit fait un récit fort incertain. A peine l'eus je apperçu, que je vis près la porte deux troupes d'Espagnols , qui sembloient en guerre ouverte l'une contre l'autre. Je demandai à quelqu'un qui m'accompagnoit quel étoit le
sujet

42 LETTRE D'AZA

fujet de leur division. C'est, me dit-il, un grand point. Il s'agit de décider de la réputation de ce Temple, & du rang qu'il doit tenir dans la postérité. Ces gens que vous voyez sont des connoisseurs. Les uns soutiennent que c'est une masse de pierres qui n'a rien de rare que son énormité, & les autres opposent que cet édifice n'est rien moins qu'énorme, & qu'il est construit dans le bon goût.

Après avoir laissé ce peuple de connoisseurs, j'entraï dans le Temple. A peine eus-je fait quelques pas, que je vis peint sur un Lambris un vieillard vénérable, dont la grandeur & la noble des traits inspiroit le respect. Il paroissoit porté sur les vents, & étoit environné de petits enfans aîlés qui baïssoient les yeux sur la terre. Que représente ce Tableau, demandai-je ?
c'est

c'est me répondit un vieux *Cucipatas*, après plusieurs inclinaisons, le portait du maître de l'univers, qui d'un souffle à tout tiré du néant; mais interrompit-il avec précipitation. Avez-vous examiné ces pierres précieuses qui couvrent cet Autel? Il n'avoit pas achevé ces paroles, que la beauté d'une de ces pierres m'avoit déjà frappé. Elle représentoit un homme la tête ceinte de lauriers. Je ne fus pas longtemps à m'informer quel étoit cet homme qui avoit mérité une place à côté d'un Dieu. C'est, me dit le *Cucipatas* d'un air riant, la tête du Prince le plus cruel & le plus méprisable qui ait jamais existé. Cette réponse me jeta dans une suite de réflexions que le défaut d'expressions m'empêcha de communiquer. Revenu de mon premier étonnement, d'un pas respectueux je quittois le

44 LETTRE D'AZA

le Temple, lorsqu'un autre objet m'arrêta. Dans l'endroit le plus obscur, à travers la poussière, mes yeux démêlerent la tête d'un vieillard. Il n'avoit ni la majesté, ni le visage du premier. Quel fut mon étonnement, quand on voulut me persuader que c'étoit le portrait du même Dieu, seul créateur de toutes choses. Le peu de respect que ce *Lucipatds* paroissoit avoir pour ce portrait, m'empêcha de le croire, & je sortis indigné contre cet imposteur.

Quelle apparence en effet, *Kanhuisap*, que les mêmes hommes dans le même lieu, foulent aux pieds le Dieu qu'ils adorent?

Ce n'est pas là la seule contradiction que les Espagnols ayent avec eux-mêmes : rien de plus fréquent que celles que le tems opere sur eux.

Pour-

• Pourquoi détruit-on ce Palais, à qui la solidité promettoit encore un siècle au moins de durée. C'est , ma-t-on répondu , parce qu'il n'est plus de goût. C'étoit dans son tems un chef-d'œuvre construit à grands frais , mais il est ridicule aujourd'hui.

• Quoique cette nation soit esclave de ce prétendu bon goût , elle se dispense cependant d'en posséder en propre. Il y a ici des gens de goût , qui , payés pour en avoir , vendent cherement aux autres celui que le caprice leur attribue. Alonzo me fit remarquer l'autre jour un de ces hommes qui a la réputation de se vêtir avec une certaine élégance , dont , à les croire , on fait un grand cas , pour contraster avec lui , il me montra en même tems quelqu'un qui passoit pour n'avoir aucun goût. Je ne sçavois en faveur duquel me décider :
lors-

46 LETTRE D'AZA

lorsque le Public , devant qui ils étoient , porta le jugement en se moquant de tous les deux , de là , la seule différence positive que je pus établir entre l'homme de goût , & celui qui en manque , c'est qu'ils s'écartent de la nature par deux chemins différens , & que ce Dieu qu'ils appellent bon goût , choisit sa demeure , tantôt au bout de l'une de ces routes , tantôt au bout de l'autre. Malheur alors à qui ne prend pas le véritable sentier. On le honnit , on le méprise , jusqu'à ce que ce Dieu venant à changer de séjour , le mette en droit , au moment qu'il y pense le moins , de rendre aux autres la pareille.

Cependant , *Kanbuiscap* , à entendre les Espagnols , rien n'est plus constant que le goût ; & s'il a changé tant de fois , c'est que leurs ancêtres ignoroient le véritable.

table. Que je crains bien que le même reproche ne soit encore dans la bouche du dernier de leurs descendans!



L E T T R E X I.

T'AVOUERAI-JE ma surprise, *Kanhuisap*, lorsque j'ai appris que dans ces climats que je croyois habités par la vertu même, ce n'est que par force qu'on est vertueux. La crainte du châtiment & de la mort inspire seule ici des sentimens que je croyois que la nature avoit gravés dans tous les cœurs. Il y a des volumes entiers qui ne sont remplis que de la prohibition du crime. Il n'est point d'horreur que l'on puisse imaginer, qui n'y trouve son châtiment, que dis-je, son exemple. Qui, c'est
moins

48 LETTRE D'AZA

moins une sage prévoyance, que les modes du crime, qui a dicté les loix qui le défendent. A en juger par ces loix, quels forfaits les Espagnols n'ont-ils pas commis? Ils ont un Dieu, & l'ont blasphémé, un Roi, & l'ont outragé, une foi, & l'ont violée. Ils s'aiment, se respectent les uns les autres, & cependant ils se donnent la mort. Amis, ils se trahissent, unis par leur Religion, ils se détestent. Où donc est, me demandai-je sans cesse, cette union que j'avois trouvée d'abord parmi ces peuples? Ce lien charmant, dont il sembloit que l'amitié enchaînoit leurs cœurs? Puis-je croire qu'il ne soit formé que par la crainte, ou par l'intérêt? Mais ce qui m'étonne le plus, c'est l'existence des loix. Quoi? un peuple qui a pu violer les droits les plus saints de la nature, & étouffer sa

voix,

voix , se laisse gouverner par la voix presque éteinte de ses ancêtres ? Quoi , ces peuples , pareils à leur *Hamas* , ouvrent la bouche au frein que leur présente un homme dont ils viennent de déchirer le semblable ? Ah , *Kanbuiscap* , que malheureux est le Prince qui regne sur de tels peuples ! Combien de pièges n'a-t-il pas à éviter ? Il faut qu'il soit vertueux , s'il veut conserver son autorité , & sans cesse le crime est devant ses yeux : le parjure l'environne , l'orgueil devance ses pas , la perfidie baissant les yeux suit ses traces , & il n'aperçoit jamais la vérité , qu'à la fausse lueur du flambeau de l'envie.

Tel est la véritable image de cette foule qui environne le Prince , & qu'on appelle la Cour. Plus on est près du trône , plus on est loin de la vertu. Un vil

50 LETTRE D'AZA

flatteur s'y voit à côté du défenseur de la patrie. Un bouffon auprès du Ministre le plus sage, & le parjure, échappé au supplice qu'il mérite, y tient le rang dû à la probité. C'est pourtant dans le sein de cette foule de criminels heureux, que le Roi prononce la Justice. Là, il semble que les loix ne lui sont apprises que par ceux qui les violent eux-mêmes. L'Arrêt qui condamne un coupable, est souvent signé par un autre.

Car telles rigoureuses que soient les loix, elles ne le sont pas pour tout le monde. Dans le cabinet d'un Juge, une belle femme tombant en larmes à ses genoux, un homme qui apporte un amas assez considérable de pièces d'or, blanchissent aisément l'homme le plus criminel, tandis que l'innocent expire dans les tourmens.

Ah,

Ah , *Kanhuiscap* , qu'heureux sont les enfans du Soleil que la vertu seule éclaire ! Ignorant le crime , ils n'en craignent pas la punition ; & comme elle est leur juge , la nature seule est leur loi.



L E T T R E XII.

RAREMENT, *Kanhuiscap*, le premier point de vue d'où l'on considère les choses , est le plus juste. Quelle différence entre ce peuple , & celui que j'avois vu la première fois. Toute sa vertu n'est qu'un voile léger , à travers lequel on distingue les traits de ceux qui veulent s'en couvrir sous l'éclat éblouissant des plus belles actions , on entrevoit toujours la semence de quelques vices. Ainsi les rayons du Soleil qui semblent donner à la

rose une plus belle couleur, nous font mieux appercevoir les épines qu'elle cache.

Un orgueil insupportable est la source de cette aimable union qui m'avoit d'abord charmé; ces tendres embrassemens, ce respect affecté, partent du même principe. La moindre inflexion de corps est regardée ici comme un devoir exigé seul par le rang & l'amitié; & les hommes les plus vils de ce Royaume, qui se haïssent davantage, se donnent mutuellement ce faux hommage.

Un Grand passe devant vous, il se découvre, c'est un honneur; il vous fourit, c'est une grace; mais on ne pense pas qu'il faut acheter ce salut si honorable, ce sourire si flatteur, par un millier d'abaissemens & de peines. Je mens: il faut être esclave pour recevoir des honneurs.

L'orgueil a encore ici un autre

tre voile , c'est la gravité ; ce vernis qui donne un air de raison aux actions les plus insensées. Tel seroit un homme généralement estimé, s'il avoit eu la foiblesse de contraindre son enjouement , qui , avec toute la prudence , & l'esprit possible , est regardé comme un étourdi ; être sage , ce n'est rien , le paroître , c'est tout.

Cet homme , dont la sagesse & les talens répondent à la douceur qui est peinte sur son visage , me disoit l'autre jour Alonzo , ce génie presque universel , a été exclu des charges les plus importantes pour avoir ri une fois inconsiderément.

Il ne faut donc pas t'étonner , *Kanhuisap* , si l'on fait ici de très grandes sottises de sang froid. Aussi ce sérieux affecté ne fait-il pas sur moi une grande impression. J'apperçois l'orgueil de ce-

54 LETTRE D'AZA

lui qui l'affecte , & à mesure qu'il s'estime , je le méprise davantage. Le mérite & l'enjouement font-ils donc ses êtres antipathiques ? Non , la raison ne perd jamais rien aux plaisirs que l'ame seule ressent.



L E T T R E X I I I .

JE ne puis m'empêcher de te le répéter encore , *Kanbuisap* , les Espagnols me paroissent quelque chose d'indéfinissable. A toutes les contradictions qu'ils font paroître , j'en vois tous les jours succéder de nouvelles. Que penseras-tu de celle-ci ? Cette nation a un Dieu (a) qu'elle adore , & loin de lui faire aucune offrande , c'est ce Dieu qui la nourrit. On ne.

(a) Il faut observer que c'est un Péruvien qui parle , & qu'il n'a qu'une connoissance imparfaite de notre culte.

ne remarque point dans ses Temples aucuns (a) *Curacas*, symbole de ses besoins; enfin, il y a certain tems de la journée, où l'on prendroit les Temples pour des Palais déserts.

Quelques vieilles femmes y demeurent cependant presque tout le jour. L'air de dévotion qu'elles affectent, les larmes qu'elles répandent me les avoient d'abord fait estimer. Le mépris qu'on faisoit d'elles me touchoit; lorsqu'Alonzo fit cesser ma surprise. Que ces femmes, me dit-il, qui ont déjà acquis votre estime, vous sont peu connues! Une de celles que vous voyez, est payée par des femmes prostituées pour trafiquer leurs charmes.

Cet-

(a) Statues de différens métaux, & différemment habillées, qu'on plaçoit ou attiroit dans les Temples. C'étoient des espèces d'*ex voto* qui caractérisoient les besoins de ceux qui les offroient.

56 LETTRE D'AZA

Cette autre sacrifie son bien & son repos à la désolation de sa famille.

Meres dénaturées, les unes confient leurs enfans à des gens, à qui elles ne voudroient point confier le moindre bijou, pour venir adorer un Dieu qui, à ce dont elles conviennent, ne leur ordonne rien tant que l'éducation de ces mêmes enfans.

Les autres, revenues des plaisirs du monde, parce qu'elles ne les peuvent plus goûter, se font ici devant leur Dieu une vertu des vices qu'elles ont remarqués dans les autres.

Que ces nations barbares, *Kanbuiscap*, sont difficiles à accorder avec elles-mêmes. Leur Religion n'est pas plus aisée à concilier avec la nature. La conduite de leur Dieu à leur égard, est aussi variable que la leur envers lui (a).

Ils

(a) C'est toujours un Peruvien qui parle.

Ils reconnoissent comme nous. un Dieu Créateur. Il differe, il est vrai, du nôtre, en ce qu'il n'est qu'une pure substance, ou pour mieux dire, que l'assemblage de toutes les perfections. Nulle borne ne peut être prescrite à sa puissance; nulle variation ne peut lui être imputée; la sagesse, la bonté, la justice, la toute-puissance, l'immutabilité composent son essence. Ce Dieu a toujours existé, & existera toujours. Voilà la définition que m'en ont donné les Cucipatas de cet Empire qui n'ignorent rien de ce qui s'est passé depuis, & même avant la création du monde.

Ce fut ce Dieu qui mit les hommes sur la terre, comme dans un lieu de délices. Il les plongea ensuite dans un abîme de miseres & de peines, après quoi il les détruisit. Un seul homme cependant fut excepté de la ruine

totale , & repeupla le monde d'hommes encore plus méchans que les premiers. Cependant Dieu, loin de les punir, en choisit un certain nombre, à qui il dicta ses loix , & promit d'envoyer son fils. Mais ce peuple ingrat, oubliant les bontés de son Dieu, immola ce fils, le gage le plus cher de sa tendresse, rendu par ce crime l'objet de la haine de son Dieu. Cette nation éprouva sa vengeance: sans cesse errante de contrée en contrée, elle remplit l'univers du spectacle de son châtiment; ce fut à d'autres hommes, jusqu'alors plus dignes de la colere céleste, que ce fils tant promis prodigua ses bienfaits. Ce fut pour eux qu'il institua de nouvelles loix, qui ne different qu'en peu de choses des anciennes.

Voilà , sage ami, la conduite de ce Dieu envers les hommes.

Com-

Comment l'accorder avec son essence? Il est tout-puissant, immuable. C'est pour les rendre heureux qu'il créa ces peuples, & cependant aucun bonheur réel ne les dépouille des infirmités humaines. Il veut les rendre heureux; ses loix leur défendent le plaisir qu'il a fait pour eux, comme eux pour le plaisir; il est juste, & il ne punit pas dans les descendans les crimes qu'il a punis si sévèrement dans les peres. Il est bon, & sa clémence se lasse, presque aussitôt que sa sévérité.

Perfuadés qu'ils sont de la bonté, de la puissance, & de la sagesse de ce Dieu, tu croiras peut-être, *Kanhuisap*, que les Espagnols fideles à ses loix, les suivent avec scrupule. Si tu le penses, que ton erreur est grande! Abandonnés sans cesse & sans réserve à des vices défendus par

50 LETTRE D'AZA

ces loix, ils prouvent, ou que la Justice de ce Dieu n'est pas assez grande, qui ne punit pas des actions qu'il défend, ou que sa volonté est trop sévère, qui défend des actions que sa bonté l'empêche de punir.



L E T T R E X I V .

PEUT-ETRE as-tu pensé, fideli ami, qu'adouci par le tems, l'impacience qui dévorait mon cœur s'étoit enfin rallentie. J'excuse ton erreur, je l'ai causée moi-même. Les réflexions auxquelles tu m'as vu livré quelque tems, ne pouvoient partir que d'une ame tranquille, ainsi que tu le pensois. Quittes une erreur qui m'offense. Souvent l'impacience emprunte d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprou-

prouvé. Mon esprit contemploit d'un œil incertain les différens objets qui s'offroient devant moi ; mon cœur n'en étoit pas moins dévoré d'impatience. Toujours présente à mes yeux , Zilia me conservoit à mon inquiétude , dans les momens même où ma Philosophie te sembloit un garant de mon repos.

Les Sciences & l'étude peuvent distraire ; mais elles ne font jamais oublier les passions , & quand elles auroient ce droit , que pourroient-elles sur un penchant que la raison autorise ? Tu le sçais. Mon amour n'est point une de ces vapeurs passagères , que le caprice fait naître , & que bientôt il dissipe. La raison qui me fit connoître mon cœur , m'apprit qu'il étoit fait pour aimer. Ce fut à la lueur de son flambeau que la première fois j'apperçus l'amour. Pourrois-je ne la pas sui-

vre ? Il me montrait la beauté. Dans les yeux de Zilia, il me fit voir sa puissance, ses douceurs, ma félicité, & loin de s'opposer à mon bonheur, la raison m'apprit qu'elle n'étoit souvent que l'art de faire naître & durer les plaisirs.

Juges à présent, *Kanhuisap*, si la Philosophie a pu diminuer mon amour. Les réflexions que je fais sur les mœurs des Espagnols, ne peuvent que l'augmenter. La disproportion de vertu, de beauté, de tendresse que je remarque entre elles & Zilia, me fait trop connoître combien il est cruel d'en être séparé.

Cette innocente candeur, cette franchise aimable, ces doux transports où son ame se livroit ne sont ici que des voiles dont se couvrent la licence & la perfidie. Cacher l'ardeur la plus vive pour en faire paroître une que l'on ne ressent

ressent pas, loin d'être puni comme un crime, est regardée comme un talent. Vouloir plaire à quelqu'un en particulier, c'est un crime; ne pas plaire à tous, c'est une honte: tels sont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes. Dès qu'une d'elles a eu le bonheur, si c'en est un, d'être décidée belle, il faut qu'elle se prépare à recevoir l'hommage d'une foule d'adorateurs, à qui elle doit tenir compte de leur culte, au moins par un coup d'œil chaque jour. Quand la personne qui jouit de cette réputation, est ce qu'on appelle coquette, la première démarche qu'elle fait, est pour démêler dans la troupe celui qui est le plus opulent. Cette découverte une fois faite, tous ses soins, ses actions doivent tendre à lui plaire: elle y réussit, l'épouse; alors elle consulte son cœur. Sa beauté prend un

64 LETTRE D'AZA

un nouvel éclat, elle va tous les jours dans les Temples & dans les endroits publics ; là , à travers un voile qui exempte son front de rougir , & ses yeux de baisser , elle passe en revue la troupe fidelle.

Alvares & Pedre partagent bientôt son cœur. Elle balance entre eux , se décide pour le premier , cache son choix à tous les deux , les laisse soupirer. Sans décourager *Pedre* , elle rend *Alvares* heureux , s'en dégoûte , retourne à *Pedre* qu'elle abandonne bientôt pour un autre. Ce n'est pas là le plus difficile de ses entreprises. Il faut qu'elle persuade à tout le monde qu'elle chérit son mari , & qu'elle fasse connoître à son époux le bonheur qu'il a d'avoir une femme sage.

Le Public a aussi un devoir à remplir , dont il s'acquitte très-bien , c'est de faire souvenir le
mari

mari de ce qu'il a épousé une belle femme.

Il n'est point jusqu'à Zulmire, dont ces contagieux exemples n'ayent perverti le cœur. Je crois qu'enfant encore, elle avoit la passion dangereuse de vouloir plaire. Ses moindres mouvemens, ses regards les plus indifférens, ont toujours quelque chose qui semble partir du cœur. Ses discours sont flatteurs, ses yeux passionnés, & sa voix touchante se perd souvent dans de tendres soupirs. C'est ainsi, *Kanhuisap*, qu'ici par des secrets différens, la vertu a les dehors du vice, tandis que le vice se couvre du manteau de la vertu.



L E T T R E X V.

O vérité qui me surprend encore! O connoissance profonde

66 LETTRE D'AZA

fonde ! *Kanbuiscep* , le Soleil ce chef d'œuvre de la nature , la Terre (a) , cette mere feconde , ne font point des Dieux. Un Créateur différent du nôtre les a produits ; d'un regard il peut les détruire. Confondus dans un vaste cahos , enveloppés d'une matiere groffiere , du fein de la confusion il tira ces aftres lumineux , & les peuples qui les adorent. A toute matiere il donna une vertu productive. Le Soleil , à fa voix , distribua la lumiere ; la Lune reçut ses rayons , nous les transmit. La terre produisit , alimenta par ses fucs ces arbres , ces animaux que nous adorons. La Mer qu'un Dieu seul pouvoit dompter , nous nourrit des poissons qu'elle renfermoit : & l'homme , créé maître de l'univers , regna sur tous les animaux.

Voi-

(a) Les Péruviens adoroient la Terre sous le nom de Mamachaa.

Voilà, cher ami, ces mystères dont l'ignorance a causé nos malheurs. Si instruits comme les Espagnols des secrets de sa nature, nous eussions sçu que ce foudre qu'ils ont lancé sur nous, n'étoit qu'un amas de matiere, que nos climats renfermoient; qu'Yllapa même, ce Dieu terrible, n'étoit qu'une vapeur que la terre produisoit, & que le hazard guidoit dans sa chute; que ces *Hamas* furieux, qui fuyoient devant nous, pouvoient nous être soumis, paisibles témoins de la grandeur de nos peres, eussions-nous servis de triomphe à ces barbares ?

Il semble en effet, *Kanbuisca*, que la nature n'ait point de voile pour ces peuples; ses actions les plus cachées leur sont connues. Ils lisent au plus haut des Cieux, & dans les plus profonds abîmes; & il semble qu'il n'appartienne plus



plus à la nature de changer ce qu'ils ont une fois prévu.



L E T T R E X V I.

L'AUROIS-JE pu penser, *Kan-buiscap*, que ces peuples que la raison elle-même semble éclairer, fussent les esclaves des sentimens de leurs ancêtres. Quelque fausse qu'elle soit, une opinion reçue doit être suivie. On ne peut la combattre sans risquer d'être taxé, au moins de singularité.

Le sentiment naturel, cette voix si distincte qui nous parle sans cesse, ce brillant flambeau est éteint par un préjugé; c'est un tyran, qui, pour être haï, n'en est pas moins puissant: un fourbe, qui pour être connu, n'en est pas moins dangereux.

Cc

Ce tyran cependant ne seroit pas difficile à vaincre, s'il n'avoit un soutien encore plus dangereux que lui, la superstition. C'est cette fausse lumiere qui conduit ici la plupart des hommes, qui leur fait préférer des opinions fauleuses à la force de la vérité. Un homme qui visitera les Temples plusieurs fois dans la journée, s'il y paroît dans une contenance hypocrite & outrée, quelque vice dont il soit la proie, quelque crime qu'il commette, sera généralement estimé, tandis que le plus vertueux qui aura secoué le joug de ses préjugés, ne s'attirera que des mépris. L'homme d'esprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme sans préjugé passe ici pour un impie. Il n'est pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle sage: il faut ajouter à ce titre, celui de dévot, ou l'on vous gratifie du nom de

libertin. Les distributeurs de l'estime publique, ces gens si méprissables par eux-mêmes, n'admettent jamais de classe intermédiaire. N'être ni dévot, ni libertin, c'est pour eux un problème; c'est être à leurs yeux éblouis, ce que leur font les amphibies, un monstre.

Les Espagnols ont deux Divinités, l'une préside à la vertu, l'autre au crime. Si sans affectation vous vous contentez de sacrifier intérieurement à la première, on vous taxe bientôt d'adorer l'autre. Ce n'est pas que l'empire de la vertu soit absolu. Ses Sujets ont beaucoup à redouter de la part du Dieu du crime. Car ils sont toujours obligés de paroître en public avec des armes propres à le combattre, & qui ne suffisent pas toujours pour lui résister. On arrêta l'autre jour un homme qui avoit commis plusieurs

sieurs crimes, & l'on disoit hautement qu'il falloit que le diable l'eût conduit à cet excès d'abomination ; il avoit cependant attaché à son col une sorte de cordon qui avoit été consacré par des Cuciparas au Dieu de bonté. Il tenoit d'une main des grains enfilés dans un autre cordon qui avoit le pouvoir d'éloigner le moteur de ses forfaits, & de l'autre le poignard qui lui avoit servi à les commettre.

Je fus conduit hier dans une grande place, où une quantité prodigieuse de peuple témoignoit une joie extrême, en voyant brûler plusieurs de ses semblables. L'habit singulier dont ils étoient revêtus, l'air satisfait des sacrificateurs qui les conduisoient comme en triomphe, me les firent prendre pour des victimes que ces sauvages alloient immoler à leurs Dieux. Quel fut mon étonne-

tonnement, quand j'appris que le Dieu de ces barbares avoit en horreur, non seulement le sang des hommes, mais encore celui des animaux. De quelle horreur ne fus-je pas saisi moi-même, quand je me ressouvins que c'étoit au Dieu de bonté que des Prêtres déréglés alloient faire ces odieux sacrifices. Ces Cucipatas comptent-ils appaiser leur Dieu ? l'expiation même doit plus l'offenser, que les crimes qui ont pu l'irriter contre eux. *Kanbuiscap* ! quelle erreur déplorable !



L E T T R E X V I I .

LE desir que tu parois avoir de t'instruire, fidel ami, me satisfait autant qu'il m'embarasse. Tu me demandes des certitudes, des éclaircissemens sur les décou-
vertes

vertes dont je t'ai fait part, tes doutes sont excusables ; mais je ne puis satisfaire à ce que tu exiges. Je l'eusse fait, il y a peu de tems. Je concevois les choses plus aisément que je ne les écrivois, & mon esprit plus prompt que ma main, trouvoit l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours que je voyois la terre ronde, on me persuade à présent qu'elle est plate. De ces deux idées, ma raison n'en admet qu'une indubitable, qui est qu'elle ne peut être à la fois l'une & l'autre. C'est ainsi que souvent l'erreur conduit à l'évidence.

Le Soleil tourne autour de la terre, me disoit, il y a quelque tems, un de ces hommes qu'on appelle Philosophes. Je le croyois, il m'avoit convaincu. Un autre vint, me dit le contraire ; je fis appeler le premier, & m'établis

D

pour

pour juge de leurs différens. Ce que je pus apprendre de leurs disputes, fut qu'il étoit possible que l'une & l'autre planète fit cette circonvolution, & que l'ancêtre d'un des disputans étoit *Alguasik*.

Voilà tout ce que m'enseigne le commerce de ces gens, dont la science m'avoit d'abord surpris; l'estime particulière que l'on fait d'eux, est un de mes étonnemens. Est-il possible qu'un peuple si éclairé fasse tant de cas de personnes qui n'ont d'autre mérite que celui de penser. Il faut que la raison soit quelque chose de bien rare pour lui.

Un homme pense singulièrement, parle peu, ne rit jamais, raisonne toujours; orgueilleux, mais pauvre, il ne peut se faire remarquer par des habits brillans, il y supplée, & se distingue par de vils lambeaux. C'est un Philosophe, il a le droit d'être impudent.

Un

Un autre, jeune encore, veut faire de la Philosophie une femme de Cour. Il la cache sous de riches habits, la farde, la prétendaille : elle est enjouée, coquette, les parfums annoncent ses pas. Les gens accoutumés à juger sur les apparences, ne la reconnoissent plus. Le Philosophe n'est qu'un fat. Le soupçonner de penser, autant vaudroit l'accuser d'être constant.

Zaïs avoit des vapeurs, me disoit Alonzo, il leur falloit donner un prétexte. La Philosophie en parut un plausible à Zaïs. Elle n'oublia rien pour passer pour Philosophe. Elle se le croyoit déjà. Le caprice, la misantropie, l'orgueil la mettoit en possession de ce titre. Il ne lui manquoit plus que de trouver un amant aussi singulier qu'elle. Elle a réussi.

Zaïs & son amant composent une Académie. Leur château est

76. LETTRE D'AZA

un observatoire. Quoique déjà sur l'âge , dans ses jardins, Zais est Flore, sur son balcon, c'est Uranie ; de son amant disgracieux, autant que singulier, elle fait un Celadon. Que manque-t-il à un spectacle aussi ridicule ? des spectateurs.

La Philosophie, *Kanhuischap*, est moins ici l'art de penser, que celui de penser singulièrement. Tout le monde est Philosophe ; le paparoître , n'est cependant pas, comme tu vois , une chose facile.



L E T T R E X V I I I.

DE tout ce qui frappe mes yeux étonnés, *Kanhuischap*, rien ne me surprend davantage que la manière dont les Espagnols se comportent avec leurs femmes.

mes. Le soin particulier qu'ils ont de les cacher sous d'immenses draperies, me feroit presque croire qu'ils en sont plutôt les ravisseurs que les époux. Quel autre intérêt pourroit les animer, si ce n'est la crainte que de justes possesseurs ne revendiquent un bien qui leur a été ravi, ou quelle honte trouvent-ils à se parer des dons de l'amour?

Ils ignorent, ces barbares, le plaisir de se faire voir auprès de ce qu'on aime, de montrer à l'univers entier la délicatesse de son choix, ou le prix de sa conquête, de bruler en public des feux allumés dans le secret, & de voir perpétuer dans mille cœurs des hommages qu'un seul ne suffit pas pour rendre à la beauté. Zilia! ô ma chere Zilia! Dieux cruels! pourquoi me priver encore de sa vue? Mes regards unis aux siens par la tendresse & le plaisir ap-

78, LETTRE D'AZA

prendroient à ces hommes grossiers , qu'il n'est point d'ornemens plus précieux que les chaînes de l'amour.

Je crois cependant que la jalousie est le motif qui porte les Espagnols à cacher ainsi leurs femmes , ou plutôt que c'est la perfidie des femmes qui force les maris à cette tyrannie ; la foi conjugale est celle que l'on jure le plus aisément. Faut-il s'étonner qu'on la garde si peu ? On voit tous les jours ici deux riches héritiers , s'unir sans gout , habiter ensemble sans amour , & se séparer sans regret. Quelque peu malheureux que te paroisse cet état , il est cependant infortuné. Être aimé de sa femme , n'est point un bonheur , c'est un malheur que d'en être haï.

La virginité prescrite par la religion , n'est pas mieux gardée que la tendresse conjugale , ou
du

du moins ne l'est-elle qu'extérieurement.

Il y a ici de même qu'à la ville du Soleil, des Villes consacrées à la divinité. Elles voyent cependant les hommes familièrement; une grille seulement les sépare. Je ne sçaurois cependant deviner le motif de cette séparation; car si elles ont assez de force pour garder la vertu au milieu des hommes qu'elles voyent continuellement, de quoi sert une grille? & si l'amour entre dans leur cœur, quel foible obstacle à lui opposer qu'une séparation excitante qui laisse agir les yeux, & parler le cœur?

Des especes de Cucipatas sont affidus auprès de ces Vierges; qu'on appelle religieuses, & sous prétexte de leur inspirer un culte plus pur, ils font naître & excitent chez elles des sentimens d'amour, dont elles font la proie.

80 LETTRE D'AZA

L'art qui paroît banni de leur cœur , ne l'est pourtant pas de leurs habits & de leurs gestes. Un pli qu'il faut faire prendre à un voile , un regard humble , une attitude qu'il faut étudier, voilà assez pour occuper pendant le quart d'une année, le tems, les peines, & même les veilles d'une Religieuse. Aussi les yeux d'une Religieuse en sçavent-ils plus que les autres yeux. C'est un tableau où l'on voit peint tous les sentimens du cœur. La tendresse, l'innocence, la langueur, le courroux, la douleur, le désespoir, & le plaisir, tout y est exprimé, & si le rideau se baisse un moment sur la peinture, ce n'est que pour laisser le tems de substituer un autre Tableau à ce premier. Quelle différence entre le dernier regard d'une Religieuse, & celui qui le suit ! Tout ce manège n'est cependant que l'ouvrage d'un seul hom-

homme. Un Cucipatas a la direction d'une maison de Vierges, toutes veulent lui plaire; elles deviennent coquettes, & le Directeur, tel grossier qu'il soit, est forcé à prendre un air de coquetterie: la reconnoissance l'y oblige, & sûr de plaire, il cherche encore de nouveaux moyens de se faire aimer, réussit, & se fait pour ainsi dire adorer. Tu en jugeras par ce trait. On m'a dit qu'une de ces Vierges avoit coëffé de la chevelure d'un Moine l'image du Dieu des Espagnols. On m'a aussi fait part d'une Lettre écrite par une Religieuse au Pere T... dont voici à peu près le contenu.

„ Jesus! mon Pere, que vous
 „ êtes injuste, Dieu m'est témoin
 „ que le Pere *Ange* ne m'occupe
 „ pas un seul instant, & que loin
 „ d'avoir été enlevée par son ser-
 „ mon jusques à l'extase (comme

82 LETTRE D'AZA

„ vous me le reprochez) je n'é-
 „ tois pendant son discours oc-
 „ cupée que de vous. Oui, mon
 „ Pere , un seul mot de votre
 „ bouche fait plus d'impression
 „ sur mon cœur , sur ce cœur que
 „ vous connoissez si peu , que
 „ tout ce que le Pere Ange pour-
 „ roit me dire pendant des an-
 „ nées entieres , quand même ce
 „ feroit dans le petit parloir de
 „ Madame, & qu'il croiroit s'en-
 „ tretenir avec elle.... Si mes
 „ yeux sembloient s'enflâmer ,
 „ c'est que j'étois avec vous
 „ lorsqu'il prêchoit. Que ne pé-
 „ nêtrerez-vous dans mon cœur
 „ pour lire mieux ce que je vous
 „ écris ! Cependant vous êtes
 „ venu au parloir , & vous ne
 „ m'avez pas demandée, m'au-
 „ riez-vous oubliée ? Ne vous sou-
 „ viendrait-il plus.... ? vous ne
 „ me regardâtes pas une seule
 „ fois hier pendant le salut. Dieu
 „ vou-

„ voudroit-il m'affliger au point
 „ de me priver des consolations
 „ que je reçois de vous ? Au nom
 „ de Dieu, mon Pere, ne m'a-
 „ bandonnez pas dans la langueur
 „ où je suis plongée. Je suis à
 „ faire pitié, tant je suis défaite,
 „ & si vous n'avez compassion
 „ de moi, vous ne reconnoîtrez
 „ bientôt plus l'infortunée Thé-
 „ resa.

„ Notre Tourière vous remet-
 „ tra un gâteau d'amande de ma
 „ façon. Je joins à cette lettre
 „ un billet que la sœur A... écrit
 „ au Pere Dom. X... J'ai eu le
 „ secret de l'intercepter. Je crois
 „ qu'il vous amusera. Ah ! que...
 „ L'heure sonne, adieu.

Après cela, *Kanhuisap*, pour-
 ras-tu t'empêcher de convenir que
 les Espagnols sont aussi ridicules
 dans leurs amours, qu'insensés
 dans leurs cruautés. La maison
 d'Alonzo est, je crois, la seule

où regnent la droiture & la saine raison. Je ne sçais cependant que penser des regards de Zulmire ; trop tendres pour n'être que l'effet de l'art, ils sont trop étudiés pour être conduits par le cœur.



L E T T R E X I X.

PENSER est un métier : se connoître est un talent. Il n'est pas donné à tous les hommes, *Kanbuisca*, de lire dans leurs propres cœurs. Des espèces de Philosophes ont seuls ici ce droit, ou plutôt celui d'embrouiller ces connoissances. Loin de s'attacher à corriger les passions, ils se contentent de sçavoir qui les produit, & cette science qui devrait faire rougir les vicieux, ne sert qu'à leur faire voir qu'ils ont un mérite de plus ; le
talent

talent infructueux de connoître leurs défauts.

Les Métaphysiciens , c'est le nom de ces Philosophes , distinguent dans l'homme trois parties. l'ame , l'esprit & le cœur ; & toute leur science ne tend qu'à sçavoir laquelle de ces trois parties produit telle , ou telle action. Cette découverte une fois faite , leur orgueil devient inconcevable. La vertu n'est , pour ainsi dire , plus faite pour eux ; il leur suffit de sçavoir qui la produit. Semblables à ces gens qui se dégoutent d'une liqueur excellente , à l'instant qu'ils apprennent qu'elle vient d'un pays peu renommé.

C'est par le même principe , qu'enyvré d'un sçavoir qu'il croit rare , un Métaphysicien ne laisse point échapper l'occasion de faire voir sa science. S'il écrit à sa Maîtresse , sa lettre n'est autre chose que l'analyse exacte des

moindres facultés de son ame.

La Maîtresse se croit obligée de répondre sur le même ton, & ils s'embrouillent tous les deux dans des distinctions chimériques, & des expressions que l'usage consacre, mais qu'il ne rend point intelligibles.

Les réflexions que tu fais dans les mœurs des Espagnols, te conduiront bientôt à celles que je viens de faire.

Que mon cœur n'est-il libre ! généreux ami, je te peindrois avec plus de force des pensées qui n'ont point d'autre ordre, que celui que je peux leur donner dans l'agitation où je suis. Le tems approche, où mes malheurs vont finir. Zilia enfin va paroître à mes yeux impatiens. L'idée de ce plaisir trouble ma raison. Je vole sur ses pas, je la vois partager mon impatience, mes plaisirs ; de tendres larmes coulent

coulent de nos yeux ; réunis après nos malheurs , quel trait douloureux a passé dans mon ame ? *Kanhuisca* ! dans quel état affreux va-t-elle me trouver ? Vil esclave d'un barbare , dont elle porte peut-être les fers , à la Cour d'un vainqueur orgueilleux reconnoîtra-t-elle son amant ? Peut-elle croire qu'il respire encore ? elle est dans l'esclavage. Croira-t-elle que des obstacles assez-forts , ont pu , *Kanhuisca*... que dois-je attendre ? Quel sort m'est réservé ? Quand j'étois digne d'elle , Dieu cruel , tu l'arrachas de mes bras ; ne me feras-tu retrouver en elle qu'un témoin de plus de mon ignominie ? Et toi qui me rend l'objet de mon amour , élément barbare , me rendras-tu ma gloire ?

LET.



L E T T R E XX.

QUEL Dieu cruel m'arrache à la nuit du tombeau? quelle pitié perfide me fait revoir le jour que je déteste? *Kanbuiscap*, mes malheurs renaissent avec mes jours, & mes forces s'augmentent avec l'excès de ma tristesse.... Zilia n'est plus... O désespoir affreux! O cruel! Zilia n'est plus... & je respire encore, & mes mains, que ma douleur devoit enchaîner, peuvent encore former ces nœuds que le trouble conduit, les larmes arrosent, & le désespoir t'envoie.

Envain le Soleil a parcouru le tiers de sa course depuis que tu as déchiré mon cœur avec le trait le plus funeste. Envain l'abattement, l'inexistence ont captivé
mon

mon ame jusqu'à ce jour. Ma douleur, inutilement retenue, n'en devient que plus vive. J'ai perdu Zilia. Un espace immense de tems semble nous séparer, & je la perds encore en ce moment. Le coup affreux qui me l'a ravie, l'élément perfide qui la renferme, tout se présente à ma douleur. Sur des flots odieux, je vois élever Zilia, le Soleil s'obscurcit d'horreur dans des abîmes profonds; la mer qui s'ouvre cache son crime à ce Dieu; mais elle ne peut me le dérober. A travers les eaux, je vois le corps de Zilia, ses yeux, .. son sein, ... une pâleur livide. Ami!... mort inexorable!... mort qui me fuit... Dieux plus cruels dans vos bontés que dans vos rigueurs! Dieux, qui me laissez la vie, ne réunirez-vous jamais ceux que vous ne pouvez séparer?

Envain, *Kanhuiscap*, j'appelle
la

la mort, qu'on l'éloigne de moi,
la barbare est sourde à ma voix,
& garde ses traits pour ceux qui
les évitent.

Zilia, ma chere Zilia, entends
mes cris, vois couler mes pleurs ;
tu n'es plus, je ne vis que pour
en répandre, que ne puis-je me
noyer dans le torrent qu'elles vont
former..! Que ne puis-je...!
Quoi tu n'es plus ame de mon
ame?... Tu... Mes mains me re-
fusent leurs secours... Ma douleur
m'accablé... L'affreux désespoir...
les larmes ... l'amour ... un froid
inconnu.. Zilia.. *Kanhuisap*. Zi-
lia..



L E T T R E X X I.

QUEL va être ton étonne-
ment, *Kanhuisap*, lorsque
ces nœuds que ma main
peut

peut à peine former, t'apprendront que je respire encore; ma douleur, mon désespoir, le tems que j'ai passé sans t'instruire de mon sort, tout a dû t'en confirmer la fin. Termine des regrets dus à l'amitié, à l'estime, au malheur, mais que le jour dont je jouis encore, ne te fasse pas déplorer ma foiblesse; vainement la perte de Zilia devoit être celle de ma vie; les Dieux qui sembloient devoir excuser le crime qui m'eût donné la mort, m'ont ôté la force de le commettre.

Abbatu par la douleur, à peine ai-je senti les approches d'une mort qui alloit enfin terminer mes malheurs. Une maladie dangereuse accabloit mon corps, & m'eût conduit au tombeau, si le funeste secours d'Alonzo n'eût reculé le terme de mes jours.

Je respire, mais ce n'est que pour être la proie des tourmens
les

92 LETTRE D'AZA

les plus cruels. Tout m'importune dans l'état affreux où je suis. L'amitié d'Alonzo, la douleur de Zulmire, leurs attentions, leurs larmes, tout m'est à charge. Seul avec moi-même au milieu des hommes qui m'environnent, je ne les apperçois que pour les fuir. Puisse, *Kanbuiscap*, un ami moins malheureux te récompenser de ta vertu ! Amant trop infortuné pour être ami sensible, puis-je goûter les douceurs de l'amitié, quand l'amour me livre aux plus cruelles douleurs ?



L E T T R E XXII.

ENFIN l'amitié me rend à toi, à moi-même, *Kanbuiscap*, trop touché de mes maux, Alonzo a voulu les dissiper, ou du moins partager avec moi ma
tris-

tristesse. Dans ce dessein il m'a conduit dans une maison de campagne à quelques lieues de Madrid. C'est-là que j'ai goûté le plaisir de ne rencontrer rien qui ne répondit à l'abattement de mon cœur. Un bois voisin du Palais d'Alonzo, a été long-tems le dépositaire de mes tristesses secrètes. Là je ne voyois que des objets propres à nourrir ma douleur. Des rochers affreux, de hautes montagnes dépouillées de verdure, des ruisseaux épais qui couloient sur la bourbe, des pins noircis, dont les tristes rameaux sembloient toucher les Cieux, des gazons arides, des fleurs desséchées, des corbeaux & des serpents, y étoient les seuls témoins de mes pleurs.

Alonzo sçut bientôt m'arracher malgré moi, de ces tristes lieux. Ce fut alors que je vis combien les maux sont soulagés quand on les

94 LETTRE D'AZA

les partage , & combien je devois aux tendres soins de Zulmire & d'Alonzo. Où prendrai-je des couleurs assez vives pour te peindre , *Kanhuisca* , la douleur que leur cause mes malheurs ? Zulmire , la tendre Zulmire les honore de ses larmes. Peu s'en faut que sa tristesse n'égale la mienne. Pâle , abattue , ses yeux s'unissent aux miens pour verser des pleurs , tandis qu'Alonzo déplore mon infortune.



LETTRE. XXIII.

ZULMIRE, dont les soins étoient tous pour le malheureux Aza , Zulmire qui partageoit mes maux , qui trembloit pour mes jours , va finir les siens : chaque instant augmente ses dangers , & diminue sa vie.

Cédant

Cédant enfin à la tendresse, aux prières de son pere gémissant à ses pieds, sans espoir de la secourir, & plus encore peut-être aux mouvemens de son cœur, Zulmire a parlé. C'est moi, c'est Aza, que l'infortune ne peut abandonner, qui porte la mort dans son sein. C'est ce malheureux dont le cœur déchiré ne respire que par le désespoir, & dont l'amour a changé tout le sang en un poison cruel.

Je ravis Zulmire à son pere, à mon ami: elle m'aime, elle meurt; Alonzo va la suivre, Zilia ne vit plus.

J'ai senti tes douleurs, viens partager mes peines, (m'a dit ce pere désolé,) viens me rendre & ma vie, & ma fille, malheureux dont je plains l'infortune, dans l'instant même où je viens te prier de soulager la mienne. Sois sensible à l'amitié, tu le peux.
La

96 LETTRE D'AZA

La plus belle des vertus ne sçau-
roit nuire à ton amour. Viens,
suis-moi. A ces mots qui termi-
nerent ses sanglots précipités, il
me conduit dans l'appartement
de sa fille. Attendri, accablé,
j'entre en frémissant. La pâleur
de la mort étoit répandue sur ses
traits ; mais ses yeux éteints se
raniment à ma vue : il semble que
ma présence redonne la vie à cet-
te infortunée.

Je meurs (me dit-elle d'une
voix entrecoupée) je ne te ver-
rai plus. Voilà tous mes regrets.
Du moins, Aza, avant ma mort,
je puis te dire que je t'aime. Je
puis .. oui, souviens-toi que Zul-
mire emporte au tombeau l'a-
mour qu'elle n'a pu te cacher,
ses regards que son cœur ont dé-
celés tant de fois : ton indifféren-
ce enfin ... je ne t'en fais point
de reproche : ta sensibilité m'au-
roit prouvé ton inconstance. Tout
entier

entier à un autre, la mort n'a pu t'en séparer, elle ne m'ôtera jamais l'amour que j'ai pour toi. Je la préfère à la guérison d'un mal que je chéris, d'un mal... Aza... Elle me tend une de ses mains; mais ses forces l'abandonnent, elle tombe, ses yeux se ferment; mais tandis que je me reproche sa mort, que je joins mes soins à ceux de son pere désespéré, d'autres secours la rappellent à la vie. Ses yeux sont rouverts, & quoiqu'éteints encore, s'attachent sur moi, & me peignent l'amour le plus tendre. Aza! Aza! me dit-elle encore, ne me haïssez point. Je me jette à ses genoux, touché de son sort. Une joie subite éclate dans ses regards; mais ne pouvant soutenir tous les mouvemens que son ame éprouve, elle retombe, l'on m'entraîne pour lui sauver des agitations dangereuses.

E

Quē

98 LETTRE D'AZA

Que peux-tu penser, *Kanhuis-
cap*, des nouveaux malheurs dont
je suis la proie ? de la peine cruel-
le que je répands sur ceux à qui
je dois tout ? Cette nouvelle dou-
leur vient se joindre à celles qui
m'accompagnent dans les tristes
déserts, où l'amour, la mort,
& le désespoir me suivent sans
cesse.



LETTRE XXIV.

AMI, le sort d'Alonzo est
changé. La douleur qui
l'accabloit a fait place à la joie.
Zulmire prête à descendre au
tombeau, est rappelée à la vie.
Ce n'est plus cette Zulmire, que
la langueur réduisoit au trépas ;
ses yeux ranimés font briller ses
graces & sa beauté, dont sa jeu-
nesse est parée.

Tan-

Tandis que j'admire ses charmes renaissans, le croiras-tu, loin de me parler de son amour, il semble au contraire qu'elle soit confuse de l'aveu qui lui est échappé. Ses yeux se baissent, toutes les fois qu'ils rencontrent les miens. Mes peines sont suspendues, mais hélas ! que ce calme est court ! Zilia, ma chere Zilia, puis-je me soustraire à ma douleur ? pardonne-moi les instans que je lui ai dérobés. Je lui consacre désormais tous ceux que me laisse mon infortune.

Ne crois pas, *Kanhuisap*, que les craintes qu'Alonzo me témoigne pour Zulmire, puissent ébranler ma constance. Envain il me représente l'empire d'Aza sur le cœur de sa fille, la joie que lui causeroit notre union, la mort qui suivra notre séparation ; je me tais devant ce pere malheureux. Mon cœur, fidel à ma

102. LETTRE D'AZA

més, & moi-même. Dès l'instant de notre union je ferai conduit à la terre du Soleil, à cette terre désolée, dont tu me traces les malheurs. C'est là que je ferai éclater la vengeance dont je déroberai encore les violens transports. C'est sur une nation perfide que vont tomber ma fureur & mes coups. Réduit à la bassesse d'un vil esclave, à feindre enfin pour la première fois; j'irai punir les Espagnols de ma trahison & de leurs forfaits, tandis que la famille d'Alonzo éprouvera tout ce que peut un cœur reconnoissant, & les hommages que l'on doit rendre à la vertu.



L E T T R E XXVI.

SI tu étois un de ces hommes que le seul préjugé conduit ;
je

je me peindrois ta surprise, lorsque tu apprendras d'un Incas qu'il n'adore plus le Soleil. Je te verrois déjà te plaindre à cet astre de la lumière qu'il me laisse, & à toi-même des soins dont tu accompagnes tes sentimens. Tu t'étonnerois que parjure à mon Dieu, l'amitié, cette vertu que le crime ignore, puisse demeurer dans mon sein. Mais rassuré contre des préjugés que l'on t'avoit fait prendre pour des vertus, tu ne gardes d'un Péruvien que l'amour de la patrie, de la vertu & de la franchise. J'attends de toi des reproches plus justes. Tu t'étonnes peut-être avec raison de me voir abandonné au culte qui m'a paru grossier pour une Religion dont je t'ai fait voir les contradictions. Je me suis fait cette objection à moi-même, mais qu'elle a été bientôt levée! Quand j'ai appris que c'étoit ce Dieu qui étoit l'auteur de notre

vie , qui avoit dicté cette loi ,
 dont j'avois eu l'audace de blâmer
 la conduite. Qu'importe en effet
 qu'un honneur soit ridicule , s'il
 est exigé par celui à qui l'on le
 rend. C'est par ce principe que
 je n'ai point rougi de me confor-
 mer à des usages que j'avois con-
 damné. Que les ouvrages des
 Dieux sont respectables , qu'ils
 sont grands ! Si tu pouvois lire ,
Kanhuiscap , les livres divins qui
 m'ont été confiés , quelle sage-
 se , quelle majesté , quelle profon-
 deur n'y trouverois-tu point ! Tu
 y reconnoîtrois aisément l'ouvra-
 ge de la divinité. Ces contradic-
 tions invincibles que je trouvois
 d'abord dans la conduite de ce
 Dieu , y sont évidemment justi-
 fiées. Il n'en est pas de même de
 la conduite des hommes envers
 leur Dieu.

Ne crois pas qu'aussi crédules
 que nous le sommes d'ordinaire ,
 je

je tiens ce que je t'écris du seul rapport d'un Prêtre. J'ai toujours trop reconnu les mensonges de nos *Cucipatas* pour ajouter foi aux fables de leurs semblables.

Le haut rang qu'ils tiennent chez toutes les Nations, les engage à les tromper, & leur grandeur n'est souvent fondée que sur l'erreur des peuples ambitieux, il leur en coûteroit trop, s'il falloit que la vertu leur donnât l'empire du monde, ils aiment mieux le devoir à l'imposture



L E T T R E XXVII.

C'EN est fait, *Kanhuisap*, Zulmire m'attend. Je marche à l'Autel. Déjà tu m'y vois; mais vois-tu les remords qui m'accompagnent? Y vois-tu les Autels tremblans à la vue du parjure?

L'ombre de Zilia sanglante, indignée, éclairant cette hymenée d'un lugubre flambeau? Entends-tu sa voix lamentable? Est-ce-là, dit-elle, „ cette foi que tu m'a-
 „ vois jurée, perfide, cet amour
 „ qui voit encore animer nos
 „ cendres. Tu m'aimes, dis-tu,
 „ tu ne donnes que ta main à
 „ Zulmire. Tu m'aimes, perfide,
 „ de, & tu donnes à un autre un
 „ bien dont je n'ai pu jouir. Si
 je vivois encore ... quelles furies,
Kanhuisca, ne déchirent point
 mon sein! Je vois Zulmire abusée,
 me demander un cœur sur
 qui elle a des droits légitimes.
 Mon père & mes peuples, accablés
 sous un joug cruel, regrettèrent
 en moi leur libérateur. Je
 vois ma promesse enfin. ... Je
 cours y satisfaire.



L E T T R E XXVIII.

ZILIA respire. Quel messager assez prompt pourra porter jusqu'à toi l'excès de ma joie? *Kanhuisca*, toi qui ressentis mes malheurs, jouis des transports de mon ame. Que les flâmes qui l'embrasent, volent & portent dans ton sein l'excès de ma félicité.

La mer, nos ennemis, la mort, ... non, rien ne m'a ravi l'objet de mon amour. Elle vit, elle m'aime, juges de mes transports.

Conduite dans un Etat voisin, en France, Zilia n'a éprouvé d'autre malheur que celui de notre séparation, & de l'incertitude de mon sort. Combien les Dieux protègent la vertu! Un généreux

François l'a délivrée de la barbarie des Espagnols.

Tout étoit prêt pour m'unir à Zulmire. J'allois, ô Dieux!... Quand j'appris que Zilia vivoit, qu'elle alloit me rejoindre. Nul obstacle ne peut la retenir ; je la verrai. Sa bouche me répétera les tendres sentimens que sa main a tracés , je pourrai à ses pieds... Ciel ! je tremble d'un projet qui cause toute ma joie. Mon bonheur m'aveugle. Zilia viendrait au milieu de ses ennemis ? De nouveaux dangers... ? Elle ne partira point. Je vais la prévenir. Qui pourroit m'arrêter ? Alonzo, Zulmire, les Dieux ont dégagé ma foi. Zilia respire. Je la reçois des mains de la vertu. Envain la reconnoissance, l'estime, l'amitié la portoient à répondre aux sentimens de Déterville son libérateur, elle leur opposoit notre amour, & les forçoit

à

à respecter nos feux. Combat glorieux ! Effort que j'admire ! Dériville étouffe son amour, il oublie les droits qu'il a sur elle, apprend sa générosité, il nous réunit.

Zilia, Zilia, ... je vais jouir de mon bonheur. Je vole te prévenir, te voir, & mourir de plaisir à tes pieds.



L E T T R E XXIX.

N'ACCUSES, ami, que Zilia de mon silence. Je l'ai vue, je n'ai vu qu'elle ; n'attends pas que je t'exprime les transports, les ravissemens où me livra le premier moment qui l'offrit à ma vue, il faudroit, pour les sentir, aimer Zilia, comme je l'aime. Falloit-il que des tourmens inconnus vinssent troubler ma félicité si pure ?

Du fein des plaisirs, au comble des douleurs ; il n'y a donc point d'intervalle. Après tant de voluptés, mille traits déchirent mon cœur. Ma tendresse m'est odieuse, & quand je veux ne point aimer, je sens toute la fureur de l'amour.

J'ai pu soutenir la douleur de la perte de Zilia, je n'ai pu supporter celle que j'envisage. Elle ne m'aimeroit plus... O pensée accablante ! lorsque je parus à ses yeux, l'amour versa dans mon ame, d'une main les plaisirs, de l'autre la douleur.

Dans les premiers transports d'un bonheur dont je ne puis t'exprimer même la douceur du souvenir, Zilia s'est échappée de mes bras pour lire une lettre qu'une jeune personne, qui m'avoit conduit, lui avoit donnée. Inquiète, troublée, attendrie, les larmes qu'elle venoit de donner à

la

la joie , ne couloient déjà plus que pour la douleur. Elle en inondoit cette lettre fatale. Ses larmes me faisoient craindre pour elle des malheurs ; l'ingrate goutoit des plaisirs ; la douleur que je partageois étoit le triomphe de mon rival. Déterville , ce libérateur , dont les lettres de Zilia m'ont répété tant de fois les éloges , avoit écrit celle-ci. La passion la plus vive l'avoit dictée , en s'éloignant d'elle , après lui avoir rendu son rival , il mettoit le comble à sa générosité , & à la douleur de Zilia. Elle sçut me l'expliquer avec une vivacité , des expressions au dessus de la reconnoissance. Elle me força d'admirer des vertus qui dans cet instant cruel me donnoient la mort. D'un froid inébranlable ma douleur alors emprunta le secours. Je me dérobaï bientôt à Zilia. Rempli de mon désespoir , rien ne peut plus m'en dé-

112 LETTRE D'AZA

délivrer. Chaque réflexion que je fais est une douleur. Elle m'arrache mon espérance, mon bonheur. Je perdois le cœur de Zilia, ce cœur ... idée que je ne puis soutenir, mon rival seroit heureux. Ah, c'est trop que de sentir qu'il mérite de l'être!

Jalousie affreuse, tes serpens cruels se sont glissés dans mon cœur. Mille craintes, de noirs soupçons... Zilia, ses vertus, sa tendresse, sa beauté, mon injustice peut-être, tout m'agite, me tourmente, me perd. Ma douleur se cache envain sous une tranquillité apparente. Je veux parler, me plaindre, éclater en reproches, & je me tais. Que dire à Zilia? Puis-je lui reprocher l'amour qu'elle inspire à Dèterville que la vertu conduit? Elle ne partage pas sa tendresse. Mais pourquoi lui prodiguer des louanges, répéter sans cesse son éloge.

éloge... Amour... Source de
mes plaisirs , devois-tu l'être de
mes maux ?



L E T T R E X X X.

OU suis-je, *Kanhuisap*, quels
tourmens traîné-je après
moi ? Mon ame est embrasée de
la plus cruelle fureur. Zilia , la
perfide Zilia , pâle , inquiète,
souponne l'absence de son rival ,
Déterville en fuyant remporte la
victoire. Ciel, sur qui tombera
ma rage ! Il est aimé, *Kanhuisap*,
tout me l'apprend. La barbare
ne cherche point à me cacher
son infidélité. Restes encore pré-
tieux de l'innocence , lorsqu'elle
connoit le crime , elle déteste
l'imposture. Je lis son parjure
dans ses yeux. Sa bouche même
ose me l'avouer en répétant sans
cesse

cesse ce nom que j'abhore. Où fuir ? Je souffre près de Zilia des tourmens affreux , & loin d'elle je meurs.

Quand séduit par la douceur de ses regards , elle répand pour un instant quelque tranquillité dans mon ame , je crois en être aimé. Ce plaisir me plonge dans un ravissement qui m'interdit. Je reviens. Je veux parler. Je commence , m'interromps , me tais. Les sentimens qui se succèdent tour à tour dans mon cœur , me troublent , m'égarent. Je ne puis m'exprimer. Un souvenir funeste , Détérville , un soupir de Zilia , raniment des transports que je veux calmer envain. Les ombres mêmes de la nuit ne peuvent me dérober à leur violence. Si je me livre un moment au sommeil , Zilia infidèle vient m'en arracher. Je vois Détérville à ses pieds , elle l'écoute avec plaisir.

L'affreux

L'affreux sommeil fuit loin de moi. La lumière m'offre des douleurs nouvelles. Toujours livré à la fureur de la jalousie, ses feux ont desséché jusqu'à mes larmes. Zilia, Zilia, quels maux naissent de tant d'amour ! Je t'adore, je t'offense, Dieux, je te perds.



L E T T R E X X X I.

ZILIA ! amour, Déterville, funeste jalousie ! Quel égarement ! Un nuage me dérobe les noms que je trace, *Kanhuiscap*, je ne me connois plus dans la fureur de la plus noire jalousie, je me suis armé des traits dont j'ai frappé le cœur de Zilia. Elle écrivoit à Déterville ; sa lettre étoit encore dans ses mains. Un moment funeste a troublé ma raison. J'ai formé le plus indigne projet.

116 LETTRE D'AZA

jet..... Ma parole, la Religion que j'ai embrassée, tout m'a servi. Les prétextes les plus vains m'ont parus des loix d'équité pour abandonner Zilia. J'en ai prononcé l'arrêt avec barbarie. Des adieux cruels..... Quel moment?... Ai-je pu? Oui, *Kanhuisap*, j'ai fui Zilia. Zilia à mes pieds, ses sanglots, les miens prêts à s'y confondre, Détérville, quel souvenir! Furieux j'ai fui de ses bras. Mais bientôt, vainement obstiné, je veux la revoir. Tout s'y oppose, je n'ose résister. Dieux, qu'ai-je fait! Que la honte est accablante, que le repentir est affreux!



L E T T R E X X X I I .

CESSE de t'étonner de la longueur de mon silence. L'état
tat

tat cruel de mon cœur m'a-t-il
 permis de t'instruire plutôt de
 mon sort ? Ne crois pas que,
 déchiré de remords , je me re-
 proche encore de trop justes
 soupçons. C'est Zilia, c'est son
 perfide cœur, & non pas le mien
 qu'ils doivent dévorer. Oui, *Kan-
 huiscap*, ses soupirs, ses pleurs &
 ses cris n'étoient que l'effet de la
 honte , traces que la vertu qui
 fuit laisse encore dans les cœurs.
 C'est pour les effacer que la cruel-
 le a refusé de me revoir. Son
 obstination m'a forcé de m'éloi-
 gner. Retiré à l'extrémité de la
 même ville, ignoré des hommes ;
 tout entier à ma douleur &
 à mon infortune , je m'efforce
 d'oublier l'ingrate que j'adore.
 Soins inutiles ! L'amour malgré
 nous se glisse dans nos cœurs, &
 malgré nous le cruel y demeure.
 Envain je veux le chasser. La ja-
 lousie l'y nourrit. Si je veux en
 bannir

bannir la jalousie, l'amour l'y retient. Jouet déplorable de ces deux passions, mon ame est partagée entre la tendresse & la fureur. Tantôt je me reproche mes soupçons, & tantôt mon amour. Puis-je adorer une ingrate? Puis-je oublier celle que j'adore? Mais quelque amour que j'aye pour elle, rien ne peut l'excuser. Que ne m'a-t-elle haï! On pardonne la haine, & non pas la perfidie.

Les soins & l'amitié d'Alonzo ont sçu découvrir la retraite, où la douleur & tous les maux, destructeurs de notre être, me retiennent. Zulmire m'accable de reproches, elle vient de m'écrire. Je suis à ses yeux un ingrat que ma parole, que ses larmes ne peuvent rappeler. Je ne l'ai enlevée des bras de la mort, que pour la livrer à des tourmens plus cruels. Elle veut, dit-elle, venir en France signaler sa fureur &

mon

mon parjure, venger son pere & son amour. Chaque mot de sa lettre est un trait qui me perce le cœur. Je sens trop la force du désespoir pour n'en pas craindre les effets. Zilia est l'objet infortuné de sa rage. C'est teinte de son sang qu'elle veut paroître à mes yeux. Dieux, vengeurs des forfaits, est-ce donc au crime que vous laissez le soin de la punir !

Arrête, Zulmière, répulse sur moi tous tes coups. Laisse jouir, l'ingrate, d'une vie dont les remords feront les châtimens. C'est ainsi que tu peux signaler ta vengeance, la mienne. Mais ô Dieux, dans les bras d'un rival. Je frémis, malheureux que je suis, & je tremble pour elle, quand l'ingrate me trahit. Retenu par les maux dont je suis accablé, mon corps succombe à sa foiblesse, tandis que la perfide triomphant même

me de ses remords, rappelle mon rival... Infortuné! Je suis... Je vis encore! Quel malheur d'exister à qui ne respire que par la douleur!



L E T T R E XXXIII.

QU'AI-JE dit? Quelle horreur m'environne? Apprens ma honte, *Kanhuisap*; &, s'il se peut, mes remords avant mon crime. Odieux à moi-même, je vais le devenir à tes yeux. Cesse de plaindre mes malheurs. Mets-y le comble par ta haine.

Zilia n'est point coupable. Ce souvenir même est pour elle un outrage. Tu connois mes soupçons; leur injustice t'apprend mes malheurs. Ils ne s'épuisent jamais, il en est toujours d'imprévus. Après la perfidie de Zilia,
au-

aurois-tu pensé que le Ciel eût pu me livrer à de nouveaux tourmens ? Aurois-tu cru que ce qui devoit faire mon bonheur , ton innocence , fût la source la plus amere de mes maux ?

A quel égarement m'étois-je donc livré ? Quels tenebres obscurcissoient ma raison ? Zilia auroit pu me trahir , j'ai pu le penser. Elle ne veut plus me voir : mon souvenir lui est odieux : elle m'a trop aimé , pour ne me pas haïr. Abandonné à mon malheur affreux , l'amitié , la confiance , rien n'adoucit mes tourmens. J'empoisonne ton cœur de leur amertume ; & le mien n'est point soulagé.

Envain Zulmire , revenue de sa fureur , m'apprend qu'elle la sacrifie à mon repos & à ma félicité. Retirée dans une maison de Vierge , elle consacre à son Dieu ,

à mon bonheur, sa vie & ses plus beaux jours.

Zulmire ; généreuse Zulmire , renonce à ta vengeance ? Ah , si ton cœur étoit barbare , qu'il seroit satisfait de mes cruelles infortunes !

Ce n'est donc qu'à moi , qu'à la bassesse de mes sentimens , que je dois les maux que j'endure. Il ne manquoit à mes malheurs que d'en être moi-même la cause , je la suis. Zilia m'aimoit, je la voyois, mon bonheur étoit certain. Sa tendresse, ses sentimens, ma félicité, devoient-ils être sacrifiés à de lâches soupçons ? O désespoir affreux ! j'ai fui Zilia. C'est Moi. Généreux ami , conçois-tu l'état où je suis ? Le conçois-je moi-même ? Les regrets, l'amour, le désespoir, pour se dévorer, le disputent à mon cœur.

LET-



L E T T R E X X X I V .

A

Z I L I A.

LA crainte de te déplaire retient encore sous mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent ta consolation , tes plaisirs , Zilia , ne sont plus tissus que par la douleur & le désespoir.

Ne crois pas qu'à tes yeux je veuille dérober mon crime. Déchiré du repentir de t'avoir crue infidèle , comment oserois-je m'en justifier ? Mais n'en suis-je point assez puni ? Quels remords ! Les remords d'un amant qui t'adore. Ah , tu veux me hair ! N'ai-je pas plus mérité tes mépris que ta haine ?

F 2

Re-

Retrace-toi un moment toutes mes infortunes. De barbares ennemis t'arracherent à mon amour, à l'instant qu'il alloit être couronné. Armé pour ta défense, je succombai sous leurs indignes fers. Conduit dans leur patrie, les mers qui m'y portèrent soutinrent, il est vrai, un tems toutes mes espérances. Mon cœur flottoit avec toi. Je n'ai vécu que par l'espoir qu'elles entretenoient. Tes ravisseurs engloutis me plongerent dans l'erreur la plus cruelle. Le néant où je t'ai crue n'a point détruit ma tendresse. La douleur augmente l'amour. Je mourois pour te suivre. Je n'ai vécu que pour te venger. J'ai tout tenté, j'allois immoler jusqu'à mes sermens, m'unir enfin, malgré mille remords, à une Espagnolle, acheter à ce prix ma liberté & ma vengeance, quand tout-à-coup, ô bonheur inespéré! j'ap-
pris

pris que tu respirez , que tu m'aimes , ô souvenir trop doux , je vole à toi , au bonheur le plus pur , le plus vif... Vain espoir , cruel revers ! A peine eus-je senti les premiers transports que m'inspiroit ta vue , qu'un fatal poison , dont ton cœur trop pur ignore les atteintes , la jalousie se glissa dans mon ame. Ses plus cruels serpens ont dévoré mon cœur , ce cœur qui n'étoit fait que pour t'aimer ,

La plus belle des vertus , la reconnoissance , a été l'objet de mes soupçons. Ce que tu devois à Déterville , j'ai cru qu'il l'avoit obtenu , que ta vertu avoit pu se confondre avec ton devoir. J'ai cru... Ce sont ces funestes idées qui troublèrent nos premiers plaisirs. Tu n'as pu dans le sein de l'amour oublier l'amitié. J'y oubliai la vertu. Les éloges de Déterville , sa lettre , les sentimens

qu'elle exprimoit, le trouble qu'elle te caufoit, la douleur que tu témoignois de la perte de ton libérateur, j'attribuai tout, au sentiment que j'éprouvois, que j'éprouve encore, à l'amour.

Je cachai dans mon sein les feux qui le consumoient. Quels furent leurs progrès? Des soupçons, je passai bientôt à la certitude de la perfidie. Je songeai à l'en punir. Les reproches m'entraînoient trop pour les employer, je ne t'en trouvois pas digne. Je ne te dissimule point mes crimes, la vérité m'est aussi chère que mon amour.

J'ai voulu retourner en Espagne, remplir une promesse dont mes premiers sermens m'avoient dégagé, ce repentir suivit bientôt l'emportement qui t'avoit annoncé mon forfait. Je tentois vainement de te désabuser d'une résolution que l'amour avoit détruite
aussi-



aussi-tôt que formée. Ton obstination à ne me point voir ralluma ma fureur. Livré de nouveau à la jalousie, je me suis éloigné de toi, mais loin d'aller à Madrid consommer un crime que mon cœur détestoit, ainsi qu'on a voulu te le persuader, pour m'effacer du tien, accablé sous le faix de mes malheurs, j'ai cherché dans la solitude, dans l'éloignement des hommes, une paix que la seule tranquillité du cœur peut donner. Abattu par mes douleurs, mon corps a succombé sous le poids de mes maux. Long-tems éloigné de toi, malgré moi-même, te l'avouerai-je, Zilia, je n'ai conservé de force que pour t'outrager. Je te voyois satisfaite de ma fuite, rappeler mon rival. Je te voyois.... Hélas, tu connois mon offense. Mais tu n'en connois pas le châtiment, il surpasse mon crime. Ah! Zilia, si

l'excès de l'amour pouvoit l'effacer, non, je ne serois plus coupable. Ne crois pas que je cherche d'émouvoir pour moi ta pitié, c'est trop peu pour ma tendresse. Rend-moi ton cœur, Zilia, ou ne m'accordes rien.

Ecoutes l'amour qui doit parler encore dans ton cœur, laisses-moi près de toi rallumer des feux que ta juste colere s'efforce d'étouffer. Des cendres de l'amour que tu sentis pour Aza, je sçaurai recouvrer quelque étincelle.

Zilia, Zilia, ordonnes de mon sort, je t'ai fait l'aveu de mon crime. Si ton pardon ne l'efface, il doit être puni. Ma mort en fera le châtiment. Trop heureux, cruelle, si je pouvois du moins expirer à tes pieds!



L E T T R E XXXV

E T D E R N I E R E ,

A

K A N H U I S C A P .

EN frappant tes sens de surprise , que ne puis-je faire passer dans ton cœur la joie que je sens éclater dans le mien. O bonheur ! ô transports, *Kanhuis-cap*, Zilia me rend son cœur. Elle m'aime. Egaré dans les ravissements de ma tendresse , je répands à ses pieds les plus douces larmes. Ses soupirs, ses regards ses transports, sont les seuls interprètes de notre amour & de notre félicité.

Peins-toi , si tu le peux , nos
plaisirs ; cet instant toujours pré-
sent

sent à mes yeux, cet instant..... Non, je ne puis t'exprimer tant d'amour, de trouble & de plaisir.

Ses yeux, son tein animé me peignoient son amour, sa colère, ma honte... Elle pâlit, foible, sans voix, elle tombe dans mes bras: mais, ainsi que les flâmes excitées par les vents, mon cœur agité par la crainte, brule avec plus de violence. Ma bouche appuyée sur son sein, lui rendit par mes feux, ceux de sa vie, confondus dans la mienne. Elle meurt & renaît à l'instant... Zilia! ma chere Zilia! dans quelle yvresse de bonheur plonges-tu l'heureux Aza? Non, *Kanbuiscap*, tu ne peux concevoir notre bonheur. Viens en être témoin. Rien ne doit manquer à ma félicité. Le François qui te remettra ma lettre, sera secondé pour te conduire ici. Tu verras,
Zilia.

Zilia. Ma félicité s'acroit à chaque instant. Le récit de nos plaisirs, ainsi que celui de nos infortunes (qu'elles sont loin de nous) est parvenu jusqu'au thrône. Le généreux Monarque des François ordonne que les Vaisseaux qui vont combattre les Espagnols dans nos mers, nous conduisent à Guitto. Nous allons revoir notre patrie, ces tristes lieux si chers à nos desirs, ces lieux, ô Zilia, qui virent naître nos premiers plaisirs, tes soupirs & les miens. Qu'ils soient témoins, qu'ils célèbrent, qu'ils augmentent, s'il se peut, notre félicité. Délivrons-les, *Kanhuisca*... Mais je cours à Zilia.

Ami, l'amour ne m'a point fait oublier l'amitié, mais l'amitié me sépare trop long-tems de l'amour. Transports si doux, qui ravissez mon ame, c'est dans vos égaremens que je retrouve la
vie

132 LETTRE D'AZA A ZILIA.

vie ... m'enyvrer de tant de bonheur , de volupté , Zilia m'est rendue , elle m'attend , je vole dans ses bras.

F I N.



54655902

